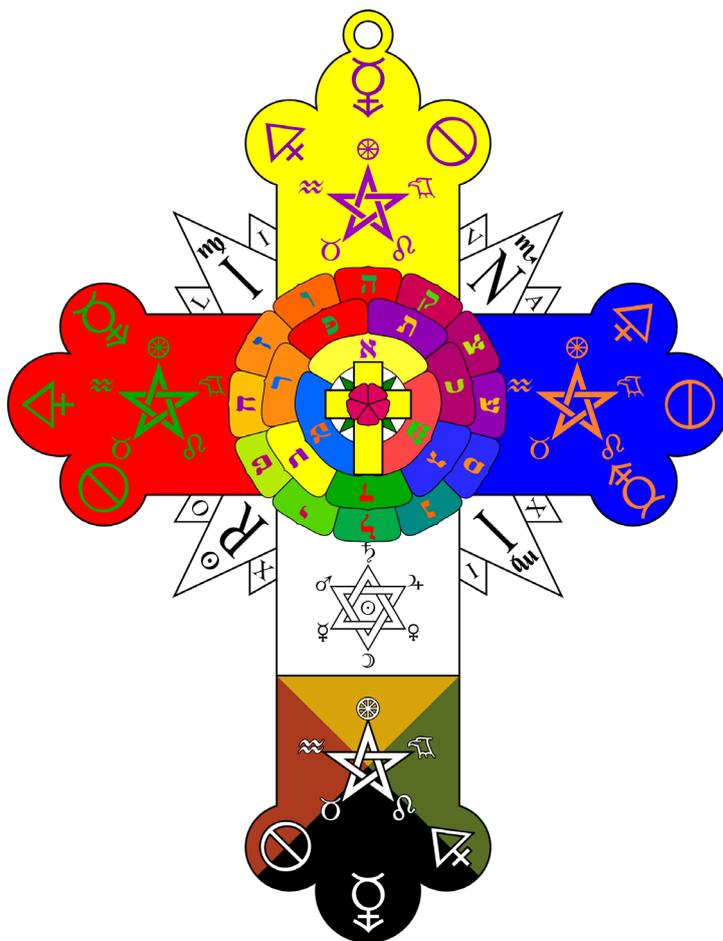


# L'Initiation Traditionnelle

Numéro 3 de 2015

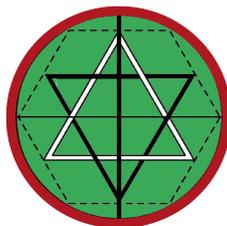
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire  
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



## La Rose-Croix selon la Golden Dawn

En référence à l'article de Yves-Fred Boisset  
« Introduction aux sources traditionnelles du rosicrucianisme »



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 3 de 2015  
Juillet, août & septembre 2015

# L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie  
43, avenue Marceau  
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :  
01 47 81 84 79

Courriel :  
[yvesfred.boisset@papus.info](mailto:yvesfred.boisset@papus.info)

Sites Web :  
[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr) (site officiel)  
[www.papus.info](http://www.papus.info) (site des amis de  
la Revue L'Initiation Traditionnelle)

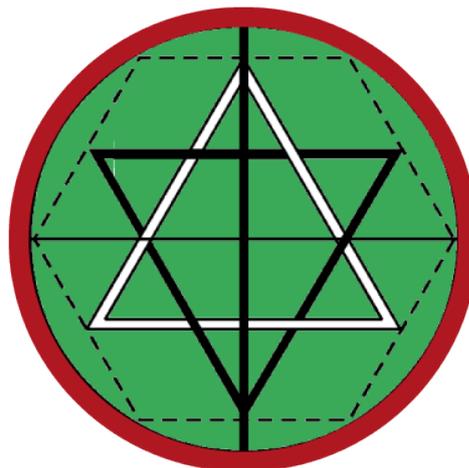
ISSN : 2267-4136

**Directeur** : Michel Léger  
**Rédacteur en chef** :  
Yves-Fred Boisset  
**Rédacteurs en chef adjoints** :  
Christine Tournier, Bruno Le Chaux  
& Nicolas Smeets  
**Rédactrice adjointe** :  
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les  
articles que publie **L'Initiation  
Traditionnelle** doivent être  
considérées comme propres à leurs  
auteurs et n'engagent que leur  
responsabilité.

**L'Initiation Traditionnelle** ne  
répond pas des manuscrits  
communiqués. Les manuscrits non  
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de  
traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.



## Sommaire du numéro 3 de 2015

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Les phénomènes paranormaux, par Serge Hutin	3
Les platoniciens de Cambridge, par Serge Hutin	20
Réincarnation, immortalité et réintégration, par Yves-Fred Boisset	25
. La réincarnation	25
. L'immortalité	30
. La réintégration	33
. Réflexions	37
. Conclusion	40
La voie cardiaque et la voie intérieure, par Jean-Elias Benahor	42
Culture maçonnique et culture initiatique, par Unionis Quaestu	46
Introduction aux sources traditionnelles et gnostiques du rosicrucianisme, par Yves-Fred Boisset	57
Tradition et « New Age », par S. Deusi	63
La galette des rois, par Robert Deparis et Yves-Fred Boisset	69
Les livres	72

## Éditorial

Les meilleures plumes de la franc-maçonnerie, du martinisme et de l'ésotérisme (sérieux !) se sont toujours fait un devoir d'honorer la revue de leurs talents et de lui offrir le suc de leurs recherches.

Papus, de 1888 à 1914, Philippe Encausse, de 1953 à 1984 et moi-même depuis 1984 avons bénéficié du soutien littéraire et fraternel des auteurs les plus réputés en leur temps, ce qui a permis à la revue de montrer ce visage éclectique que nos lecteurs apprécient, si l'on en croit leurs réactions.

J'ai eu, pour ma part, le grand privilège de pouvoir approcher, dès mon entrée dans le *circuit* initiatique sous le patronage de Philippe Encausse, quelques-uns de ces écrivains qui me prirent en amitié et me firent bénéficier de leurs grandes connaissances et de leur immense sagesse. Ils ont su respecter l'indépendance de mon caractère, mon esprit sarcastique, mon impardonnable humour, ce dont je leur sais gré. Ces écrivains n'étaient pas des « gourous » et communiquaient avec modestie leur savoir, laissant à chacun de leurs auditeurs le soin d'en tirer à sa guise *la substantifique moelle*.

Maintenant que je suis parvenu à bac+60 et à l'heure des bilans, il me semble encore entendre leurs voix. Je les ai vu presque tous partir un à un. J'imagine qu'ils m'attendent pour renouer nos dialogues qui, en vérité, n'ont jamais été interrompus. J'ai encore tant à apprendre d'eux.

Dans ce numéro et dans les prochains, j'aimerais leur rendre hommage et, peut-être, raviver quelques souvenirs chez nos lecteurs anciens, mais aussi de les faire mieux connaître à nos lecteurs plus jeunes. Ces personnages étonnants furent les héros d'une nouvelle hiérophanie.

Aujourd'hui, je publie deux articles de Serge Hutin, figure pittoresque et attachante de notre saga. Cet écrivain talentueux et fin connaisseur des méandres initiatiques est passé à l'Orient éternel le jour de la Toussaint 1997, mettant un terme à une vie qui ne lui avait épargné aucune peine et l'avait malmené en diverses occasions.

À ceux qui avaient recueilli çà et là certaines de ses confidences dont il était en vérité peu prolix, son départ à l'issue de bien des souffrances

physiques et morales a laissé le sentiment d'une injustice. Et nous en avons tous été peïnés.

2

Serge, mon vieux Serge, c'est à toi que je dédie le présent numéro de «L'Initiation Traditionnelle». Et je t'embrasse.

*Yves-Fred Boisset,  
rédacteur en chef.*



**Serge Hutin (1929–1997)**

# Les phénomènes paranormaux

par Serge Hutin

Il s'imposerait de définir avant toute chose ce que va être le domaine de cette enquête très générale. Nous allons donc commencer par cette caractérisation simple et précise : les phénomènes paranormaux sont des faits qui se déroulent dans la sphère accessible à nos sens, qui peuvent donc faire l'objet d'enquêtes et de recherches objectives, mais qui, en même temps, se différencient d'emblée des événements de type courant. Comment donc ? En se situant encore en dehors des normes admises pour leur permettre de se trouver classés et reconnus par l'actuel savoir scientifique officiel.

Voici, pour mieux préciser, un exemple significatif : la mémoire est une faculté mentale désormais incorporée et depuis fort longtemps au cursus des programmes universitaires de psychologie, alors que la télépathie (cette transmission mentale à distance d'un phénomène ou d'une information) se trouve encore cantonnée dans le domaine de la parapsychologie, c'est-à-dire en un secteur non reconnu par la science officielle.

Il est certes bel et bien vrai que les parapsychologues (ou les métapsychistes, si nous usons du premier vocable utilisé par Charles Richet et les autres pionniers du territoire) espèrent l'avènement déjà esquissé en divers pays importants (songeons à la création croissante de chaires de parapsychologie en certains états mais non en France demeurée malheureusement très en retard – on le sait – par rapport aux universités étasuniennes ou à celles de l'ex-URSS) d'une époque où ce domaine particulier des phénomènes paranormaux perdrait en fait sa caractéristique propre, puisqu'il s'agirait des faits devenus dès lors positifs, à la manière de tous les autres.

Je parle des faits scientifiquement reconnus. Mais une telle espérance se heurte encore à bien des obstacles, c'est le moins qu'on puisse dire ! Autre exemple significatif : une forte majorité des actuels titulaires des chaires scientifiques de psychologie dans nos universités demeurent totalement incrédules vis-à-vis d'un fait *paranormal* aussi simple que la télépathie.

Il serait donc arbitraire (et quelle que soit l'ardeur des rationalistes à le faire) de caractériser un fait comme réputé paranormal par sa nature qui serait irrationnelle où même franchement absurde, donc inexistante. L'idée même que quelque chose d'*absurde* se produise ou devienne un jour possible dans l'univers accessible à notre perception sensible n'aurait pourtant en fait aucun sens.

En témoigneraient ces deux domaines particuliers d'investigations pris volontiers pour cibles par les négateurs qui se réclament du rationalisme militant : celui de la magie, où, n'importe quoi (y compris les choses les plus incroyables) pourrait être réalisé par celui ayant acquis la compétence en ce domaine. La magie traditionnelle se révélerait, elle, singulièrement différente de cette naïve conception populaire (celle où l'on pourrait effectivement d'un coup de baguette magique - imagine-t-on - changer à volonté une citrouille en carrosse). Le magicien vise l'obtention de résultats précis et, aussi extraordinaires et fantastiques que ceux-ci puissent sembler, en s'appuyant toujours, pour les réaliser, sur sa connaissance de lois très précises auxquelles ils obéissent.

Il existe, au surplus, une réduction à la dimension psychologique qui permet d'expliquer le mécanisme rendant possibles toutes sortes d'actions magiques, disons de grand style. C'est ainsi que les psychologues qui se veulent strictement objectifs rejoignent le point de vue exposé jadis par Spencer Lewis. De quelle manière ? En faisant fort judicieusement constater que ce que l'on appelle la *magie noire* (comprenant les sorts, les envoûtements, etc.) ne se révèle redoutable qu'à une condition préliminaire toujours impérative. Laquelle ? Que le sujet qui en sera victime y croie et sache qu'une action magique a été lancée contre lui par le mage ou sorcier. Sans cela, toute tentative de magie noire se montrera totalement inefficace, et cela même (précision complémentaire) dans le cas où le sujet ignorerait que des attaques de ce genre ont été bel et bien lancées contre lui.

Personnellement, j'admettrais malgré tout (de tels exemples ne courent certes par les rues de nos villes) l'existence de certains cas troublants dans lesquels, semble-t-il, une attaque magique pourrait quand même agir si le sujet n'en avait pas eu la moindre conscience préalable. Je citerai un exemple vraiment fort curieux qu'un ami résidant en région parisienne et point du tout porté à la superstition m'avait relaté au tout début des années 1980. Cet homme, directeur d'école, ayant acheté au marché aux puces un très beau masque africain, avait eu l'idée de l'offrir

à son fils aîné alors âgé de dix-sept ans. Celui-ci avait placé le masque en place d'honneur dans sa chambre, sur le mur, face à son lit. Je précise bien, pour la suite de l'affaire, que ledit masque n'avait absolument rien d'effrayant ou d'horrible ; au contraire, il était d'un aspect plutôt joli et féminin. Ne pouvait donc se trouver incriminé ce phénomène psychologique si fréquent dans l'imagination enfantine (et qui peut se constater occasionnellement en persistance chez l'adulte) : le mécanisme inexorable d'imprégnation de la conscience, puis du subconscient, par une imagerie terrifiante vue un jour en bande dessinée, au cinéma ou à la télévision.

Revenons à notre exemple. Le jeune homme se trouva tout d'un coup visité – et alors qu'il ne prenait pas le moindre intérêt aux récits ou films d'épouvante – par d'horribles cauchemars qui revenaient chaque nuit. Il se voyait dans une inquiétante atmosphère sombre et glauque, attaqué par des nuées d'horribles petits êtres hostiles qui le mordaient et le griffaient à merci. Le malheureux hurlait, se débattait sur son lit, son corps se couvrait d'une abondante sueur froide. Le médecin de famille, appelé d'urgence, prescrivit des tranquillisants qui n'eurent aucun effet. Le jeune homme continuait de plus belle à s'installer dans un état devenu dès lors quasi permanent de terreur panique<sup>1</sup>. Les parents allaient faire appel à un grand neuropsychiatre de la capitale quand, leur ayant rendu une visite imprévue, un vieil ami de la famille auquel on fit visiter l'appartement remarqua le masque mis en place d'honneur dans la chambre du jeune homme. Ayant demandé si des événements insolites s'étaient produits, on lui raconta ce qui arrivait au pauvre malheureux.

Le visiteur qui, point essentiel à noter, avait résidé longtemps au cœur de l'Afrique Noire, s'écria : « Il faut vous débarrasser au plus vite de ce masque ! ». « Pourquoi ? ». « C'est exactement celui que, dans ma lointaine brousse, utilisait un sorcier particulièrement redouté. Ses victimes tombaient dans un état de terreur indicible croissante qui finissait à les mener peu à peu à la mort, quand elles ne raccourcissaient pas ce processus par leur suicide ».

Le masque fut donc enlevé. Et, aussi brusquement qu'ils étaient apparus, les terrifiants cauchemars du jeune homme cessèrent. Un tel exemple attesterait donc l'effective réalité (mais bien plus rare, Dieu merci, que dans la croyance populaire) d'objets maléfiquement chargés par un professionnel de la magie noire, efficacité pouvant aller parfois jusqu'à la

---

<sup>1</sup> Puisque la veille se passait dans l'appréhension des épouvantes qui reviendraient la nuit suivante.

mort. Je laisserai à chacun toute liberté de se forger son opinion personnelle à ce sujet.

Deuxième secteur : celui, théologique, des miracles. Là encore, n'importe quoi ne serait jamais possible à essayer ! Mon père avait parmi ses camarades de la guerre de 1914 un ami y ayant perdu l'un de ses membres inférieurs et qui, en incrédule total, affectionnait cette boutade : « *Je deviendrai croyant le jour où me rendant à Lourdes pour un pèlerinage j'en reviendrais avec ma jambe manquante qui aurait miraculeusement repoussé.* » La réponse du théologien serait celle-ci : tout miracle, aussi grand qu'il soit jamais, ne pourrait se faire qu'en plein respect des lois fondamentales de la Nature instaurées dans le Plan divin. Si un crustacé perd l'une de ses pattes, elle repoussera d'une manière purement naturelle. Mais il n'en est pas de même si l'éventualité se produit pour un mammifère, règne auquel se rattache l'homme pour sa partie animale. Même Dieu ne pourrait s'amuser à interrompre tout d'un coup le jeu des lois naturelles qui régissent ici-bas son plan. Quand donc se produira un miracle, celui-ci devra obligatoirement suivre les grandes lignes directrices du plan naturel mis en cause pour son apparition. Et cela vaudrait même pour les miracles majeurs. Je pense évidemment ici à la résurrection effectuée par Jésus de Lazare, lequel non seulement était déjà mort, mais dont nous est-il dit *qu'il sentait déjà*. Il y a quand même ceci capital en fait : même totalement réduit à l'état de cadavre, le corps de Lazare était un ensemble encore intact. Mais imaginons que Lazare étant décédé depuis bien plus longtemps ses restes fussent réduits à l'état du seul squelette. Même Jésus en personne n'aurait alors pu faire que les ossements se recouvrirent tout d'un coup des organes et de leur chair, et que Lazare ressuscitât alors. Il y a bien la légende de saint Nicolas ressuscitant les trois enfants tués, dépecés et mis au saloir par le boucher. Mais ce n'est, bien sûr, qu'une pieuse légende populaire.

Quant à l'idée d'un univers dans lequel régnerait ou s'instaurerait l'absurde total où, donc, tout et n'importe quoi pourrait survenir sans qu'aucune loi ne régit le déroulement des faits dans le monde, c'est un cas de figure qu'aucun philosophe (même parmi les athées complets) n'ait vraiment osé concevoir. À une exception près, pourtant : celle de Jean-Paul Sartre. Souvenez-vous, dans un roman philosophique célèbre de jeunesse intitulé *La nausée*, des curieuses pages sur l'éventualité d'une soudaine survenue en notre monde d'événements tout à fait absurdes, incompréhensibles et sans signification. Cela se trouvait

concrétisé par trois exemples impressionnants qu'imaginait l'auteur dont le premier était (si je me souviens bien) une mystérieuse averse imprévue sur notre planète de morceaux de viande tous sanglants venus d'une origine lointaine et inconnue.

En ce qui concerne le *fantastique*, ce concept ne serait pas du tout lié – bien au contraire – à la notion de *paranormal*. Ces faits paranormaux ne seraient pas du tout distincts aux yeux des parapsychologues par rapport à la masse des autres phénomènes naturels qui n'ont par eux-mêmes rien d'extraordinaire. Les notes d'*extraordinaire*, de *fantastique*, d'*étrange*, d'*insolite*, répondent – c'est évident – à un caractère tout à fait subjectif correspondant à la coloration qu'un fait présenterait aux yeux d'un observateur. Prenez la foudre en boule qui peut s'accompagner de tout un faisceau de faits bien déroutants (par exemple, elle pénétrera dans une pièce par la fenêtre, en fera le tour, avec paralysie temporaire de toutes les personnes rassemblées autour d'une table, puis ressortira finalement comme si de rien n'était). Pourtant, cette foudre en boule est un phénomène parfaitement naturel, bien connu des savants ; il n'a rien d'inexplicable.

Pour faire mieux saisir, en ce qui concerne quelque chose de terrifiant, la notion du fantastique (concept spécial en vérité), l'écrivain anglais Dennis Wheatley usait d'une image frappante. Imaginons que je travaille tard le soir à mon bureau, seul dans la pièce. Un bruit inattendu me fait me retourner vers la fenêtre ouverte et j'y vois un homme, son couteau à la main, qui s'apprête à pénétrer dans la pièce. J'ai peur, mais ma crainte est bien explicable.

Supposons maintenant qu'entendant le bruit, je me retourne et que j'aperçoive s'apprêtant à pénétrer par ma fenêtre une main coupée qui tient le couteau. J'aurais peur mais avec une nuance en plus : la nature en apparence totalement inexplicable de la menace terrible qui va fondre sur moi.

Je disais en début d'article qu'un phénomène comme la mémoire se trouve et depuis fort longtemps incorporé au domaine des faits n'ayant plus rien de mystérieux. Mais il existe aussi des phénomènes dont l'aura est demeurée ambivalente, en quelque sorte.

Cas significatif pour le rêve. D'une part, celui-ci est certes devenu pour les psychologues scientifiques l'objet – comme les autres – de travaux

expérimentaux positifs qu'on mettra, par exemple, en rapport avec un rythme précis des ondes cérébrales. Mais ce domaine des rêves conserve aussi – c'est indéniable – une seconde face paranormale qu'ignorent évidemment les chercheurs qui se veulent positifs mais qui n'en continue pas moins d'intriguer, de nous fasciner, voire de susciter encore des volumes *marginaux* entiers. Il y a, cas significatif, tout le domaine des rêves prémonitoires. Y aurait-il effectivement des cas dans lesquels un événement serait ainsi vu en rêve avant de se trouver réalisé sur le plan matériel ? Il en existe d'innombrables exemples, célèbres ou anonymes. Dans la majorité des cas, il s'agira, dans lesdits rêves prémonitoires, de la scène telle qu'elle sera vécue par la suite dans la réalité vivante du sujet. Il pourra certes s'y mêler – on retrouve là des caractéristiques si volontiers propres au domaine onirique – un élément de symbolisation. Je pense au cas de cette dame ayant rêvé qu'elle échappait de justesse à la mort parce qu'elle avait eu en rêve un soudain mouvement instinctif de recul à la vue du liftier de l'ascenseur, lequel allait s'effondrer dans sa cage, n'y laissant aucun survivant. C'est effectivement ce qui se produisit ensuite dans la réalité : la personne faisant ses courses dans un grand magasin allait redescendre par un ascenseur lorsqu'elle eut un brusque mouvement de recul en reconnaissant le visage précis du liftier vu dans son rêve. Cela lui sauva la vie car, en effet, cet ascenseur devait tomber dans sa cage. Mais il y avait une différence digne de remarque puisqu'évoquant tout de suite le jeu d'un mécanisme onirique inconscient de symbolisation : le liftier du rêve de la dame était *habillé en croque-mort* alors que celui de la réalité portait l'uniforme classique d'un préposé aux ascenseurs d'un grand magasin. Il y aura aussi des rêves prémonitoires qui seront, eux, complètement symboliques. Tel celui fait par Bismarck juste avant la bataille de Sadowa, laquelle se révélera fulgurante pour la Prusse, mais sans que cette issue eût semblé aller de soi aux experts militaires, l'armée autrichienne n'étant ni un corps d'opérette, ni formée de troupes mal équipées. Le futur chancelier y avait acquis, dans ce rêve, la certitude de la victoire. Bismarck avait rêvé que, monté sur un cheval au galop, il tirait orgueilleusement l'épée hors de son fourreau pour la brandir triomphalement. Précisons que le grand homme d'état prussien ne se trouvait nullement dans l'armée au moment où il faisait ce rêve. Évidemment, un psychanalyste freudien lui donnerait une toute autre signification et retrouverait dans l'épée brandie, une symbolisation masculine classique du phallus en érection.

Un point serait maintenant à souligner au sujet des rêves prémonitoires. Ils peuvent certes, nous l'avons vu, concerner un événement très important, capital, que ce soit pour l'existence du sujet (cas le plus fréquent) ou pour toute une série d'autres personnes. Il y a même parmi les cas extrêmes celui vécu par un Anglais, John W. Dunne (auteur du livre *Le temps et le rêve*, le seul de ses ouvrages traduits en français aux Éditions du Seuil). Il fut visité une nuit par un rêve fort impressionnant et mouvementé, très détaillé, qui lui montra en anticipation les péripéties du terrible naufrage (en 1912) du Titanic. Non seulement Dunne n'aura aucune occasion de prendre ledit navire (se fût-il souvenu à temps de son rêve au moment d'embarquer ?) mais ce ne sera le cas pour aucun de ses proches et de ses amis. Il avait donc bénéficié – on l'aura remarqué – d'une grande voyance onirique à valeur collective.

Mais il arrivera aussi et d'une manière très fréquente, on pourrait même dire banale, que le rêve prémonitoire concerne un fait tout à fait secondaire, voire insignifiant, sans la moindre incidence réelle sur nos existences. Chacun d'entre nous aura pu facilement s'en apercevoir et, tout spécialement, ceux qui s'entraînent à l'analyse régulière de leurs rêves. L'un des arguments favoris les plus volontiers employés par les négateurs obstinés de la réalité de tout phénomène déviant par rapport aux normes scientifiques admises, c'est de nous dire qu'il s'agit là de simples coïncidences dont le mécanisme ne dépasserait donc pas le jeu automatique et sans signification du hasard. Mais... n'y aurait-il pas justement des hasards (entre guillemets) significatifs et qui n'en seraient pas en fait ? Parler ainsi semble revenir à manier le paradoxe et cela nous amène pourtant tout droit à l'une des théories les plus fascinantes et les plus controversées de Carl-Gustav Jung : celle de la *synchronicité*.

Essayons de l'énoncer de la manière la plus simple et claire qui soit possible. Un phénomène de synchronicité se produira lorsque deux séries d'événements, sans aucun lien logique ou concevable entre elles deux, se trouveront se mêler, coexister tout d'un coup d'une manière inexplicable. Cela pourra concerner un fait d'importance majeure. Prenons exprès l'un de plus controversés qui soit. Vous avez tous entendu raconter la curieuse histoire du tableau dont la chute aura coïncidé avec la mort subite de la personne qui y était représentée. Les sceptiques auront certes beau jeu de nous dire que les tableaux tombent sans cesse d'une manière toute accidentelle et sans qu'aucun dommage à distance en résulte pour quiconque ! Pourtant, dans le phénomène en question, il y a, outre le fait que le tableau fut justement un portrait de la

personne qui meurt, celui que le décès se produit *au moment même* où le tableau se détachait du mur !

Mais à propos des hasards (toujours entre guillemets) significatifs, on pourrait aborder tout le domaine - et Dieu sait s'il est copieux et varié - des innombrables superstitions populaires. Seraient-elles toutes pures et simples illusions sans aucune base cohérente ? Je pense que les cas où lesdites superstitions sembleraient se vérifier envers et contre tout trouveraient leur explication dans le cadre, justement, de la théorie jungienne du « hasard objectif ». Je ne vais pas résister à la tentation de vous relater un exemple personnel assez amusant.

Au début des années 1980 (alors que je résidais encore dans la région parisienne), j'avais l'habitude, en descendant de l'arrêt d'autobus pour me rendre dans le bureau de Poste où je détenais une boîte postale, de regarder en cours de route les fenêtres d'une petite bâtisse depuis longtemps abandonnée et sans soin à laquelle j'avais donné l'amusant surnom du « château des pigeons ». Pourquoi ? Parce qu'une colonie de ces charmants volatiles avait investi les lieux et s'y étaient multipliés. Où se situait donc ma petite superstition personnelle ? Si les fenêtres délabrées de la maison abandonnée abritaient leur lot habituel de pigeons et surtout si l'un d'eux me regardait en battant des ailes et en tournant sur lui-même, je trouverais dans la boîte postale des lettres agréables, porteuses de bonnes nouvelles, et c'était le cas ! Si, au contraire, aucun volatile ne se manifestait, si la bâtisse demeurait sans vie, je devais m'attendre soit à n'avoir aucun courrier, soit (pire) à apprendre quelque déplaisante nouvelle, et, là encore, cela marchait ! Vous penserez ce que vous voudrez de cet amusant épisode. Pour ma part, cela me conduisit à me demander si les Romains étaient vraiment, après tout, aussi idiots d'ajouter foi pour mode de divination à l'observation attentive du vol et du comportement des oiseaux.

Et nous serions ainsi amenés à nous poser le problème des supports concrets utilisés - naguère comme aujourd'hui - pour susciter la voyance. Ces supports pourront fort bien être, non seulement des animaux, mais aussi toute la gamme des phénomènes naturels. Songeons (exemples bien significatifs) à l'observation du jeu fantasmagorique des nuages dans le ciel ou, encore, à celui d'un feu de bois ou de la flamme dansante d'une bougie.

Revenons à la notion jungienne de *hasard objectif* qui ne constituerait donc plus du tout un véritable « hasard », au sens familier de ce dernier terme. En poussant les choses à l'extrême (et cela n'aurait rien d'absurde pour la pensée traditionnelle), ne pourrait-on pas dire, tout au contraire, que le *hasard n'existe pas...*

Voici l'un des exemples les plus extraordinaires - historique celui-là - que l'on pourrait mettre au nombre des fantastiques « coïncidences » qui se produisent parfois. Lorsqu'au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, Michel Romanov - fondateur de la dynastie de ce nom - monta sur le trône des tsars, il résidait au monastère Ipatiev. Or, où aura donc lieu la sanglante exécution du dernier des Romanov régnants, Nicolas II, avec toute sa proche famille, en 1918 ? Dans la maison à destination spéciale à Ekaterinenbourg (en Sibérie occidentale). Or, qu'était-elle ? La demeure confisquée par les bolcheviks d'un riche marchand... du nom d'Ipatiev. La convergence étonnamment précise du même nom ne nous poserait-il pas un ou des problèmes irritants ?

Revenons plus directement à ce qu'on nomme les *phénomènes paranormaux* et qui constituent le domaine précis des recherches actuelles de la parapsychologie, celle-ci étant entendue dans son acception la plus positive. Quel domaine couvrirait - ou devrait couvrir - cet éventail de recherches ? Des faits qui se déroulent en ce monde-ci - même si la source de certains d'entre eux pourrait se situer *ailleurs* qu'en notre plan des apparences sensibles - pourront donc y faire l'objet de travaux qui obéissent aux impératifs d'une recherche expérimentale positive et qui, s'ils se situent encore quelque peu dans ce qu'on appelle les « marges » ou « frontières » de la science, devraient tôt ou tard s'intégrer dans l'édifice officiel (universitaire en l'occurrence) du savoir. À ce stade, ce qu'on nomme aujourd'hui *parapsychologie* (ou *métapsychique* si nous restons fidèles à l'ancien vocable) deviendrait, en somme, une branche spéciale de la psychologie, et pas plus « fantastique » dans son territoire que ne le sont les autres branches (certes officiellement codifiées) de cette partie de l'édifice des sciences humaines.

Si notre manière de voir les choses considère volontiers encore les médiums et autres « cas » remarquables comme des individus exceptionnellement privilégiés, le parapsychologue serait plutôt, quant à lui, d'un tout autre avis. Selon lui, chacun d'entre nous posséderait en soi-même et à titre de faculté toute naturelle ce qu'on appelle des

pouvoirs *psy*, c'est-à-dire la possibilité de produire ces fameux phénomènes réputés paranormaux.

Personnellement, je pense qu'il en est de même pour les autres facultés mentales. Celles-ci existent certes chez tous les membres de notre espèce, mais avec une gamme ascendante dans leur développement et tous les degrés de celui-ci pourront se rencontrer depuis l'absence innée presque totale de certaines d'entre elles (en allant, en ordre croissant, de l'idiotie à la débilité mentale) jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire vers les sujets chez lesquels une ou plusieurs facultés mentales atteindraient un niveau pouvant aboutir au génie. Il pourra d'ailleurs se produire un fort déconcertant décalage : on cite ainsi des calculateurs prodiges capables d'exploits arithmétiques dignes d'un ordinateur (par exemple, donner instantanément la racine cubique de n'importe quel nombre) mais dont l'intelligence générale, demeurée tout à fait moyenne, ne leur permet pas (sauf, évidemment pour gagner leur vie au music-hall) d'utiliser valablement leur don comme ingénieurs entre autres, ni même de comprendre exactement ce dont il s'agit.

Cela me fait penser ceci qui m'a été rapporté. Vous connaissez tous sans doute ce *gadget* « cérébral » qui connut une telle vogue, il y a quelques années : le cube de Rubik, ainsi nommé d'après le Hongrois qui l'avait inventé. Pour parvenir à trouver la combinaison infaillible permettant d'avoir de la même couleur tous les cubes sur chacune des faces, il faut savoir mettre en jeu sa faculté de mathématique d'abstraction en se trouvant obligé d'essayer successivement une série de combinaisons. Or, il arrive effectivement qu'un jeune enfant, pas précisément doué pour le calcul, y parvienne d'un seul coup intuitivement. Mais, si on lui demande : « *comment as-tu fait ?* », ce gosse sera bien incapable de le dire. Il l'aura fait machinalement sans réfléchir.

Il est vrai que, dit-on, l'homme n'utilise d'une manière effective qu'une très faible partie de l'immense potentiel cérébral qui est en lui. Serions-nous tous, en théorie tout au moins, des génies paranormaux en puissance ?...

En ce qui concerne les dons de voyance, exemple significatif, on pourrait faire un parallèle avec les capacités d'un sujet dans le domaine des arts (musique, peinture, etc.). Si, estimerait-on avec justesse, ces dons existent sans doute à l'état d'ébauche chez chacun de nous, ce n'est que chez une bien faible minorité qu'ils pourront s'épanouir et auront

l'occasion de le faire. Prenons le cas de la peinture. Trois degrés en fait seraient à distinguer parmi les sujets. Le degré élémentaire, théoriquement accessible à tous grâce à un enseignement suivi avec persévérance. À un deuxième degré, on trouverait les sujets déjà doués et donc capables de suivre l'enseignement dispensé dans les écoles des Beaux-arts. Mais, pour devenir un peintre dont l'œuvre passera à la postérité, il faut atteindre le troisième degré, celui du génie. Et n'est pas un génie pictural qui veut !

Nous rejoindrions les perspectives de la métapsychique en posant en parenthèse le problème si fascinant des œuvres d'art médiumniques. Il arrive (l'un des cas les plus célèbres étant celui du mineur Augustin Lesage) qu'un sujet, totalement inculte et inhabile en matière artistique, reçoive tout d'un coup le don médiumnique de réaliser en transe des œuvres d'art qui pourront être (très souvent même) d'une complexité extrême et dont la réalisation leur aurait été complètement impossible à l'état de veille.

J'avais ainsi fort bien connu, dans les années 1960, un ami parisien architecte de profession, Pierre-Marie Lucas, qui, usant d'un procédé inusité (faire courir sur le papier d'une manière automatique une lame de rasoir en laissant librement bouger la main sans jamais regarder ce qui était exécuté) obtenait des œuvres splendides, complexes, avec entrecroisements de courbes y dessinant des personnages symboliques. Lesdites œuvres exécutées en un temps très bref, l'artiste eut été incapable de les reproduire à l'état de veille. Elles étaient d'une facture totalement différente des habituels tracés géométriques propres au métier d'architecte.

À un niveau certes inférieur aux œuvres médiumniques que je viens d'envisager, il existe le fait bien connu que de réelles possibilités artistiques peuvent surgir chez des sujets n'ayant reçu aucune formation spécialisée. Il y a le cas d'un ami d'André Breton, Yves Tanguy, devenu soudain peintre habile et minutieux alors qu'il n'avait jamais peint auparavant.

Dans le domaine de la musique, il existe – le cas est même relativement fréquent – des personnes capables de jouer d'instinct avec aisance (non certes comme des virtuoses mais d'une manière quand même fort agréable) d'un instrument de musique. Par exemple (qu'on me pardonne d'évoquer un cas personnel), mon amie Marie-Rose était capable – mais,

condition impérative, seulement s'il s'agissait d'un air ancien ou moderne bien connu et que tout le monde peut fredonner – de jouer tout de suite et sans difficulté le morceau sur un piano. Elle n'avait pas reçu la moindre formation musicale, elle ne pouvait ni déchiffrer une partition ni même reconnaître une note au milieu d'autres. Néanmoins, l'exécution de l'air était impeccable.

Pour en revenir au domaine de l'art médiumnique, je me souviens d'avoir assisté à Paris, au début des années 1960, à un fort insolite récital de piano donné par un médium musical féminin britannique : Rosemary Brown. Celle-ci était convaincue de longue date d'être en communication médiumnique régulière avec une série de grands compositeurs classiques du siècle dernier. Et, « possédée » tour à tour par l'esprit de chacun d'entre eux, elle exécutait alors, sous la « dictée » des pièces musicales dont le style, il faut l'avouer, était tout à fait conforme à celui desdits compositeurs.

Revenons aux phénomènes paranormaux, tels du moins que voudrait l'envisager un parapsychologue qui se veut d'inspiration strictement scientifique. Ces phénomènes *psy* (pour user du terme dominant depuis si longtemps déjà) se répartiraient alors en deux grandes catégories.

La première engloberait tout le dossier des faits paranormaux dont les manifestations se trouvent être purement mentales. Le type en est évidemment la télépathie, cette transmission directe d'une image entre deux consciences généralement faite par une personne déterminée autrement dit le sujet qui envoie à une autre personne le message d'une manière volontaire ou involontaire. Mais il pourra s'agir de toute une scène ou d'un paysage tout entier ou encore d'une idée.

Le dossier – bien fourni – des cas spontanés de télépathie englobent tout d'abord (et c'est bien compréhensible en raison de la charge émotionnelle mise alors en cause) les exemples si nombreux et fort impressionnants liés à un événement tragique vécu par la personne qui lance l'appel comme par celle qui le reçoit. Il y a le cas significatif du sujet qui reçoit tout d'un coup un message télépathique (que, sur le moment, il ne reconnaîtra pas pour tel) d'une personne chère à l'instant même où celle-ci meurt, le plus souvent d'une manière brusque et dramatique. Par exemple, un père aura au cours d'un conflit la soudaine vision de son fils en uniforme, pour s'apercevoir après coup que le moment auquel il avait eu cette image inattendue de l'être cher correspondait *exactement* à

l'instant précis, à la minute près semble-t-il, où le jeune homme s'écroulait frappé à mort par une balle ennemie.

Mais la télépathie (c'est ce qui l'aura fait ranger par les parapsychologues parmi les phénomènes très fréquents et donc d'une nature favorisant l'approche scientifique) pourra fort bien se rapprocher des rêves prémonitoires qui peuvent concerner des personnes sans aucun lien affectif ou même totalement indifférentes l'une envers l'autre. C'est pourquoi, partant à juste titre de l'observation des nombreux phénomènes de télépathie, les parapsychologues scientifiques, qu'ils soient étasuniens, britanniques, russes ou d'autres nations, avaient pensé, depuis longtemps déjà, à pouvoir reproduire à volonté ce phénomène dans leurs laboratoires. Ils battaient ainsi en brèche l'objection la plus triomphaliste sans doute des adversaires de la parapsychologie : celle de cultiver une discipline dans laquelle contrairement au critère essentiel exigé par une expérimentation de type vraiment scientifique, les phénomènes réputés paranormaux sont impossibles à répéter à volonté *in vitro*. Les rationalistes militants ne manquent pas aussi d'indiquer les cas où des grands médiums célèbres furent pris en flagrant délit de fraude, faute de pouvoir répéter à volonté un phénomène.

Une seconde catégorie de phénomènes paranormaux qui tombent dans le champ d'une parapsychologie qui se veut scientifique consiste en ceux par lesquels une conscience se révélerait capable d'influencer la matière. C'est ce qu'on désigne, dans le vocabulaire spécialisé, par le terme de *psychokinésie* (mot forgé à partir du grec pour désigner une action du psychisme au niveau d'un déplacement matériel) ou d'*effet PK*.

Il est une légende qui court dans tous les grands casinos du monde : celle du joueur toujours ultra-chanceux faisant sauter à volonté la banque et finissant vite par se faire expulser et interdire, non parce qu'on l'aura surpris à tricher mais parce qu'on se sera aperçu que, en fixant intensément son regard, il pouvait faire dévier la bille de la roulette dans le sens souhaité ou encore forcer une machine à sous à donner le *jackpot*. Un policier des jeux ne manquerait pas de nous dire que nous avons là pure légende populaire et que, s'il en était ainsi, les casinos auraient été tous ruinés depuis bien longtemps. Au surplus, remarque qui nous viendrait tout de suite à l'esprit, pourquoi donc des célébrités médiumniques de tout premier plan (comme Uri Geller et d'autres) n'ont-elles pas commencé par devenir multimillionnaires en utilisant ce

truc relativement simple par rapport à l'art plus compliqué de tordre des couverts à distance ?

On aurait tout naturellement tendance à être d'un scepticisme total. J'ajouterai néanmoins un petit et timide exemple, mais après tout qui sait parfois ? Il y eut à la *Belle Époque*, le cas assez curieux d'un Italien, Bruno Kremmerz (fondateur et grand maître d'une mystérieuse société secrète de magie érotique, la *Myriam*) qui – bien que n'occupant aucun emploi, ne touchant aucune pension et ne se complaisant jamais à utiliser cette méthode familière aux «Maîtres» plus ou moins authentiques qui consiste à pressurer financièrement leurs disciples – vécut toute la seconde partie de son existence à se consacrer totalement à ses recherches occultes sans aucun souci sur le plan matériel. Comment donc ? Le premier jour de chaque semaine, il allait passer quelques heures au casino de Monte-Carlo où, jamais d'une manière spectaculaire mais toujours avec une régularité immanquable, il gagnait non certes une fortune mais quand même de quoi vivre sans problèmes toute la semaine. Il recommençait alors le lundi suivant et ainsi de suite... Évidemment, on pourrait se demander s'il mettait vraiment en action un pouvoir psychique paranormal ou bien s'il n'aurait pas – autre hypothèse purement positive, celle-là – trouvé la fameuse martingale réellement efficace fondée sur une maîtrise totale du calcul des probabilités et qui permettrait donc d'accumuler facilement les gains à la roulette. Gains modestes, certes, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Pour en revenir à la parapsychologie scientifique, n'omettons pas de signaler que certains chercheurs ont mis au point des recherches expérimentales qui viseraient à une éventuelle confirmation de l'*effet PK*. Malgré la rigueur expérimentale desdites recherches, je ne pense pas qu'elle soit prête à nous acheminer vers une éventuelle divulgation du secret merveilleux qui permettrait de faire si facilement fortune à la roulette.

On aura remarqué que le double éventail des recherches expérimentales poursuivies en deux directions par des parapsychologues qui se veulent avant tout scientifiques (ils font même un usage très rigoureux des méthodes statistiques) se limitent à un faisceau bien déterminé de phénomènes à ceux qui, en somme, seraient les plus à même de se trouver relativement vite incorporés au corpus des faits reconnus par la science officielle. On aura remarqué aussi que – précision importante – lesdits phénomènes se limitent volontairement à notre monde matériel

habituel (celui des apparences sensibles) et uniquement aux personnes encore vivantes (même si pour certains cas de télépathie le message se sera trouvé émis par l'agent juste avant de basculer dans la mort).

Il existe pourtant tout un registre - fort copieux - de phénomènes qui, malgré que d'authentiques parapsychologues scientifiques s'y soient attelés, se situeraient pour bien longtemps encore et peut-être même indéfiniment dans le domaine des faits relégués dans ce qu'on appelle les hasardeuses « bornes » ou « frontières » de la science. À ce niveau, il serait difficile, voire totalement impossible, de persuader les incrédules en chacun des divers domaines abordés. Il est bien évident, par exemple, que quelqu'un de résolument incrédule en matière de réincarnation (que ce soit pour des raisons religieuses ou autres) restera comme un roc sur ses positions, même si on lui met en main le volumineux recueil des travaux approfondis menés par le parapsychologue Ian Stevenson sur le problème des vies successives. De même, des tonnes de recherches et témoignages réunis sur la survie ne convaincront jamais celui qui est à l'avance persuadé qu'il n'y a rien après la mort. De même encore, la masse la plus gigantesque des témoignages relatifs aux régions surnaturelles (Paradis, Purgatoire et Enfer) ainsi que sur l'existence d'entités non physiques (anges ou démons, sans oublier dieux et déesses et les esprits des quatre éléments) n'ébranlerait jamais l'incrédule.

Il serait pourtant erroné de croire que la seule accumulation de faits soit à elle seule nécessaire pour ébranler les incrédulités en ce fascinant mais si controversé domaine situé aux « frontières » ou « marges » de la science. On peut aussi - c'est parfaitement faisable - tenter d'émettre des hypothèses en raisonnant par analogie. Prenons ainsi la comparaison traditionnellement faite entre le sommeil et la mort.

On dit volontiers que la mort serait comparable à un long sommeil, sans rêves. Pour ma part, j'inverserais la proposition et je dirais que l'état qui suit immédiatement la mort (celui où débouchent tous les désincarnés) serait plutôt comparable à un long sommeil incessamment *peuplé de rêves*. Et des rêves à la mesure du sujet qui vient de se désincarner. Autrement dit, Albert Einstein et un débile mental, un saint homme et un gangster, un personnage vertueux et un noceur invétéré ne feront pas du tout en pénétrant outre-tombe les mêmes rêves.

En ce qui concerne les expériences vécues immédiatement après la mort, il y aurait lieu d'étudier non seulement les témoignages émanant

(ou censés émaner) d'esprits désincarnés mais les expériences relatées par certaines personnes demeurées en état de mort réelle mais temporaire avant d'être ramenées à la vie *in extremis*, à l'occasion, par exemple, d'une intervention chirurgicale. Il y a à ce sujet les recherches exemplaires du docteur Moody et d'autres chercheurs d'avant-garde. Je ne ferais (c'est là un point de vue tout à fait personnel) qu'une seule remarque à leur propos. Laquelle ? Celle de ne nous présenter uniquement que des cas superbes dans lesquels l'au-delà semble si beau avec même, penserait-on, le Christ se dérangeant en personne, sous la forme d'une Grande Lumière, pour accueillir tous les mourants quels qu'ils soient.

Il existe pourtant aussi d'autres témoignages (on en parle évidemment moins) et, précision importante, pas nécessairement relatés par des forbans ou d'autres gens n'ayant pas la conscience tranquille, qui font allusion à la traversée d'effrayantes régions infernales qui correspondraient au *bas-astral* dans la terminologie occultiste. Peut-être nous faudrait-il méditer sur le grandiose symbolisme de l'Échelle de Jacob, en ajoutant qu'il faudrait sans doute la prolonger vers le bas dans les profondeurs infernales <sup>2</sup> ?

En matière de phénomènes paranormaux, il ne faudrait évidemment pas omettre les innombrables faits de hantise qui sembleraient, suivant les cas, faire entrer en action des manifestations aux origines diverses, des phénomènes naturels inconnus ou mal connus (hypothèse à ne pas négliger), l'intervention d'esprits désincarnés (des hommes, mais aussi parfois des animaux), les pouvoirs médiumniques soudainement développés chez un sujet (qui sera souvent un enfant ou un adolescent habitant sur les lieux), l'action d'entités sensorielles, bienveillantes ou hostiles.

Phénomène bien intrigant aussi : ce que l'on appelle en langage spirite les *matérialisations*. On invoque à ce propos les cas - fort étranges au demeurant - des grands médiums capables de faire se matérialiser quelque chose (des fleurs, par exemple) qui ne se trouvait pas du tout auparavant dans la pièce, et ce à la stupeur bien compréhensible de l'assistance. Mais de tels cas pourront sans doute se produire d'une manière spontanée et pas forcément toujours d'une façon si jolie et bienveillante. Il y a ces cas de hantise où des pierres surgies de nulle part

---

<sup>2</sup> Rappelons que, dans le domaine des initiations traditionnelles, on retrouve toujours ce passage à travers les ténèbres et leurs périls avant de déboucher vers la Grande Lumière.

se mettent à tomber à l'intérieur d'une maison. Elles auront tout de même parfois la délicate attention – tout aussi inexplicable – de dévier leur trajectoire juste à temps pour éviter de heurter les témoins. En sens contraire, on devrait signaler les exemples de disparition soudaine d'un objet matériel.

À propos de matérialisation, je me souviens tout d'un coup (c'était dans mon enfance) d'une grande bande dessinée qu'avait publiée juste avant 1939 l'hebdomadaire juvénile *l'As*. On y voyait le jeune héros affronter l'opiniâtre et tenace cruauté d'un étrange médecin qui présentait l'originalité d'être simultanément maître des plus terribles pouvoirs que donne la magie noire et également des secrets scientifiques d'extrême avant-garde. Ce personnage diabolique avait inventé un appareil lui permettant – arme imparable – de lancer à volonté sur ses adversaires une petite meute d'êtres aussi féroces mais encore plus redoutables que des fauves en chair et en os.

De quoi s'agissait-il ? De matérialiser tout d'un coup les créatures horribles arrachées aux terrifiants fantasmes oniriques d'un sujet en proie à une fièvre délirante pour les faire accéder de leur plan à celui de nos apparences sensibles. Car ces êtres cauchemardesques mais illusoire correspondaient bel et bien à quelque chose de tout à fait réel : il s'agirait de larves (pour user d'un terme ancien classique) peuplant les régions les plus inférieures du *bas-astral*.

Mais, à mon avis du moins, il existe le plus étrange des phénomènes paranormaux et qui constituerait encore un véritable sommet dans l'étrange. Lequel ? Nous nous trouvons tous assujettis – dans l'existence du moins – à l'écoulement linéaire irréversible du temps qui régit les apparences sensibles, qui va toujours du passé vers le futur. Mais est-ce absolument toujours le cas ? N'y aurait-il pas des exemples – certes invérifiables mais qui donnent tant à rêver – d'êtres humains capables non seulement de connaître le passé et l'avenir (c'est le domaine de la voyance et des prophéties) mais de franchir tout d'un coup, d'une manière volontaire ou involontaire, les bornes de notre époque pour se trouver transposés vers le passé ou vers le futur ? Mais la Réalité ultime (celle qu'on écrit avec un grand **R**) ne coïnciderait-elle pas avec un Éternel Présent ?...

# Les platoniciens de Cambridge

par Serge Hutin

## *L'école de Cambridge*

Au point de départ même de notre exposé, il conviendrait de préciser la nature toute relative en fait, et même (avouons-le) franchement artificielle, de la désignation traditionnelle « École de Cambridge » dans les manuels d'histoire de la philosophie ou, encore, « platoniciens de Cambridge », noms classiques donnés à une série de penseurs britanniques du 17<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agissait pas du tout (il faut y insister) d'une *école* philosophique au sens précis du terme, c'est-à-dire d'hommes qui auraient étroitement suivi une ligne idéologique précise, édifié un système philosophique bien délimité, un corpus spécifique de doctrines et d'enseignements. Encore moins s'agirait-il – et bien que le principal représentant du *platonisme de Cambridge*, Henry More (*Morus* sous sa forme latinisée), ait incarné un jalon important dans les courants théosophiques du 17<sup>e</sup> siècle – d'une transmission directe, apanage initiatique d'une fraternité. Nul des « platoniciens de Cambridge » ne fit partie d'une telle société, rosicrucienne ou autre. L'appellation consacrée *école de Cambridge* vient tout simplement de ce que les représentants de ce courant philosophique furent des hommes qui enseignèrent tous à cette fameuse université anglaise de Cambridge, y suivirent une carrière à la fois universitaire et cléricale dans l'un ou l'autre de ses collèges réputés (tous ces hommes avaient reçu la prêtrise anglicane). C'est en réaction spontanée contre la doctrine calviniste de la prédestination que se développera le courant. Chez Benjamin Whichcote (1609-1667), tout d'abord, puis son élève John Smith (1618-1652) et aussi chez d'autres universitaires, tous d'âge très voisin en fait. Les deux plus célèbres seront Ralph Cudworth (1615-1688) et Henry More (1614-1687), lequel retiendra tout spécialement notre attention car, de tout le groupe, il sera le seul important pour ce domaine qui nous est cher : la théosophie chrétienne. Précisons à nouveau – car c'est absolument nécessaire pour éviter un contre-sens – l'absence dans l'Université de Cambridge, au grand siècle, d'une *école* philosophique au sens strict du terme ; tout simplement, il s'agissait d'hommes enseignant dans des collèges cambridgiens et liés (qui plus est) par des liens d'amitié. Leur mouvement débordera d'ailleurs le cadre de Cambridge pour toucher aussi des hommes hors de ce circuit spécial. C'est ainsi qu'Henry More

aura deux fidèles amis, auxquels il laissera même le soin d'exposer à sa place certaines doctrines qui lui tenaient spécialement à cœur : Joseph Glanvill (1636-1680) qui, ironie du sort, était d'Oxford, et George Rust (?-1670), futur évêque anglican de Dromore, en Irlande. Henry More entretiendra aussi des liens suivis avec le kabbaliste chrétien François-Mercure Van Helmont (1618-1699), fils du célèbre médecin alchimiste Jean-Baptiste Van Helmont.

### *Raison, connaissance, tradition.*

Mais comment tenter de cerner les traits généraux de ce que l'on appelle communément *platonisme de Cambridge* ? Le mieux serait sans doute de partir de l'ennemi philosophique contre lequel s'était dressé tout d'abord le mouvement. Quel était-il donc ? Essentiellement, la doctrine calviniste (reprise sans nuances par les puritains anglais) de la prédestination, celle suivant laquelle l'élection ou la damnation d'un homme se trouverait inscrite au départ de toute éternité, dans la prescience divine, donnée une fois pour toutes. Il ne s'agissait pas seulement d'une révolte instinctive contre cette effrayante perspective de l'existence d'êtres prédestinés de toute éternité à la damnation, mais aussi d'une réaction philosophique ; celle d'hommes *raisonnables* contre une théorie jugée par eux particulièrement irrationnelle.

On verra Henry More (la célébrité du groupe) s'élever non seulement contre cette prédestination calviniste, mais aussi contre la doctrine cartésienne (inspirée en fait de Duns Scot) d'un Dieu supérieur aux vérités éternelles et créateur arbitraire de celles-ci ; lesquelles eussent donc pu être toutes différentes de ce qu'elles sont.

Capitale est chez nos « Cambridge Men », leur volonté de promouvoir un christianisme *raisonnable*.

Benjamin Whichcote (le premier d'entre eux) n'avait-il pas proclamé : « *Reason is the divine governor of man's life, the very voice of God* » (*La raison est le divin gouverneur de la vie humaine, la voix même de Dieu*).

Mais le mieux ne serait-il pas de citer aussi un passage, d'une remarquable précision, de George Rust, fidèle disciple de More : « *By right reason, I understand that innate faculty of the man's soul, by which it discerns the reasons and mutual affections of things, and argues and concludes one thing from another* ». (*Par raison droite, j'entends cette*

*faculté innée de l'âme humaine, par laquelle celle-ci discerne les raisons et affections naturelles des choses, soutient et conclut d'une chose à l'autre).*

Mais cette ambition d'instaurer un « christianisme raisonnable » débouchait tout naturellement sur des perspectives philosophiques, retrouvant le fondement même du platonisme. En quoi donc ? Du fait de l'innéité des idées générales, des principes fondamentaux de la connaissance. C'est l'un des points capitaux développés en détail dans le volumineux « Traité » de Ralph Cudworth, l'autre représentant le plus notable du groupe. Selon lui, l'esprit humain contient des idées ou formes innées *a priori*. S'appliquant aux images que transmettent les sens, elles convertissent celles-ci en connaissance discursive. L'argumentation de More, dans son *Enchiridion Ethicum*, plus cursive, est particulièrement ramassée. Il existe, nous dit-il, trois catégories de *notions communes*, idées innées qui, non réductibles à l'expérience sensible, ne peuvent être attribuées qu'à une activité spécifique de l'esprit lui-même. Ce sont, tout d'abord, les notions mathématiques (par exemple, l'idée de triangle). Il y a aussi les axiomes régissant les relations tant mathématiques que logiques (comme les couples cause-effet, tout-partie, semblable-dissemblable, égalité-inégalité, etc.) Enfin, les notions de bien et de mal sont, pour Henry More, immuables elles aussi.

De cette triple catégorie de concepts, nulle image ne peut être formée dans la conscience. Ce sont des cadres nécessaires à toute connaissance. C'est déjà un langage presque kantien.

Mais déboucher sur les perspectives platoniciennes, exalter – comme le fera Henry More – une *Divine Sagacity* mettant l'esprit humain à même de contempler intuitivement le VRAI, c'était retrouver en fait toute une tradition prestigieuse. Pas seulement la pensée idéaliste proprement dite de Platon, aussi celle des néo-platoniciens et des hermétistes, mais une sagesse sacrée bien antérieure : par delà Hermès Trismégiste et Pythagore, celle même de l'immémoriale kabbale scripturaire de Moïse.

Dans sa préface à sa *Conjectura cabbalestica*, Henry More n'hésitait pas à décerner à Platon le qualificatif de « Moïse attique » (Moses atticus) ; en fait, selon lui, la philosophie platonicienne rejoignait exactement la métaphysique des rabbins illuminés se réclamant du prophète des Hébreux.

More, persuadé de l'accord fondamental entre la philosophie secrète juive traditionnelle et la révélation christique, collaborera avec le baron Christian Knorr von Rosenroth, grand ami de Leibniz, dans la rédaction de la *Kabbala denudata*.

Dans la préface à ses *Divins dialogues*, Henry More inscrira cette formule lapidaire : « ... *there is no purely mechanical phenomenon in the whole universe...* » (*il n'est pas dans l'univers un seul phénomène purement matériel*).

On ne pourrait imaginer plus grande incompatibilité par rapport à la physique, systématiquement mécaniste, développée par Descartes. Mêmes perspectives chez Cudworth, avec sa théorie du *médiateur plastique*, puissance intermédiaire par le moyen de laquelle la Toute Puissance Divine deviendrait capable de se montrer active, présente dans toute la création toujours matérielle.

En conclusion, nous voulons nous pencher tout spécialement sur le plus notable des hommes ayant incarné le courant spirituel du « Platonisme de Cambridge », Henry More, célèbre par sa longue controverse philosophique avec René Descartes mais dont certaines caractéristiques méritaient, elles aussi, une étude plus attentive. Avec lui, il est évident que le « Platonisme de Cambridge » parti (nous l'avons vu) d'une perspective, disons rationaliste (au sens large du terme), aboutit à une vision franchement théosophique de la création, rappelant les systèmes de la Renaissance.

Henry More révélait lui-même, dans son vaste poème philosophique de jeunesse *Psychozoia (La vie de l'âme)* comme dans ses *Dialogues divins*, un peu postérieurs, l'origine profonde (et très directe) de ses convictions.

Il n'hésite pas à se référer à ses propres expériences, y compris ses visions et rêves (par exemple, le soi-disant *Rêve de Bathynous*, nom grec forgé par More et signifiant *l'esprit profond*. Ce n'est autre que More lui-même raconté en détail dans les *Dialogues divins*. C'est au cours de cette étrange expérience extatique que le jeune Henry More avait reçu ses deux devises personnelles de vie, tout à fait révélatrices de son choix spirituel : *Claude fenestras ut luceat domus* (*fermez les fenêtres - celle des sens - pour que la maison - la demeure intérieure de l'âme - soit illuminée*) et *Amor dei, Lux animae* (*Amour de Dieu, Lumière de l'âme*).

Psychozia /

MORE, persuadé de l'accord fondamental entre la philosophie ~~occidentale~~ juive traditionnelle et la révélation chrétienne, collaborera avec le baron Christian KNORR VON ROSENROTH, grand ami de LEHRER, dans la rédaction de la Kabbala Denudata.

Dans la préface à ses "DIVINE DIALOGUES", H. MORE inscrira cette formule lapidaire : ... there is no purely mechanical phenomenon in the whole universe... (il n'est pas dans l'univers un seul phénomène purement matériel).

On ne pourrait imaginer plus grande incompatibilité par rapport à la physique, systématiquement mécaniste développée par DESCARTES. Même perspectives chez CUDWORTH, avec sa théorie du médiateur plastique, puissance intermédiaire par le moyen de laquelle la toute Puissance Divine deviendrait capable de ~~se manifester~~ motiver. présente dans toute la création matérielle.

Henry MORE révélait lui-même - dans son vaste ~~œuvre~~ œuvre philosophique de jeunesse: ~~Sychologia~~ (la vie de l'âme), comme dans ses "Dialogues divins", un peu postérieur, l'origine profonde (et très directe) de ses convictions. Il n'hésite pas à se référer à ses expériences ~~et~~ y compris visions et rêves (par exemple le soi-disant "rêve de BATHYNOUS" esprit profond). Ce n'est autre que MORUS lui-même, raconté en détail, dans les "Dialogues divins". C'est au cours de cette étrange expérience extatique que le jeune Henry MORE avait reçu ses deux devises personnelles de vie, tout à fait révélatrices de son choix spirituel: Claude fenestras ut luceat domus (fermes les fenêtres [celles des sens] pour que la maison [la demeure intérieure de l'âme] soit illuminée; et Amor dei, Lux animae (Amour de Dieu, Lumière de l'âme).

non grec, forgé par Morus, et signifiant

Henry /

, mais finalement /

Notre temps d'exposé se trouvant inscrit entre des limites très précises, nous sommes placés devant l'obligation d'esquisser un tableau général du "Platonisme de Cambridge" pour nous pencher tout spécialement sur le plus notable des hommes ayant incarné ce courant spirituel: H. MORE, (MORUS, sous sa forme latinisée) célèbre par sa longue controverse philosophique avec René DESCARTES (4) mais dont certaines théories caractéristiques méritaient, elles aussi, une étude plus attentive. Avec lui, il est évident que le "Platonisme de Cambridge" part, (nous l'avons vu) d'une perspective rationaliste (au sens large du terme) et aboutit à une vision franchement théosophique de la création, rappelant les systèmes de la Renaissance.

4. Voir l'excellente édition par Geneviève LEWIS de la correspondance entre DESCARTES et MORE (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1953)

(Ci-dessus, une page de cet article corrigée de la main de Serge Hutin)

## La réincarnation

L'idée de la réincarnation se perd dans la nuit des temps. Seules, les trois religions du Livre s'entendent en un parfait consensus (une fois n'est pas coutume) pour la rejeter. Dans toutes les autres traditions, on la retrouve sous diverses formulations liées aux mentalités et à ce que j'appelle - qu'on me pardonne ce néologisme - les circonstances géo-initiatiques. Ici, l'on évoque un système évolutif qui veut que l'humain traverse plusieurs existences aux fins de se perfectionner car une seule existence serait, dans cette hypothèse, bien trop courte pour *le polissage de la pierre brute*. Là, on étend le champ de la réincarnation en associant la création animale à la création humaine et, en donnant aux âmes ou à leurs équivalences la possibilité de passer successivement d'une espèce à l'autre, la condition humaine apparaissant à l'égal d'une finalité, voire d'une récompense ; c'est la métempsycose. (*Nous pourrions aller bien plus loin et étendre ce champ de réincarnation à tous les règnes visibles et invisibles.*)

Dans cette structure réincarnationniste, on sait que l'âme, au moment de la mort, migre vers une autre corporéité en fonction de ses mérites. Chaque animal possédant ses caractéristiques *morales* propres, on comprend que l'âme du défunt puisse trouver refuge soit dans un animal réputé grossier ou impur, soit dans un animal de noble renommée. Il va sans dire que ces classifications animales qui n'ont rien à voir avec celle de Buffon relèvent du plus parfait arbitraire mais participent cependant à l'instauration d'un bestiaire et à la sacralisation de certaines espèces animales. De plus, la métempsycose intègre les grandes idées d'évolution et de *karma* sur lesquelles j'aurai aussi à revenir au cours de cette planche.

Si la réincarnation est une notion philosophique très étendue en dehors, ai-je dit, des trois grandes religions du Livre et si, à ce titre, elle apparaît à l'égal d'une constante métaphysique, on observe de grandes différences, pour ne pas dire de vastes antinomies, dès que l'on aborde le domaine des modalités. Ces divergences procèdent pour l'essentiel de l'idée que l'on se fait de l'âme, de son origine, de son rôle, de sa localisation et, bien sûr, de son devenir après la mort physique.

Pour schématiser - il serait bien trop long et bien trop fastidieux d'examiner une à une les multiples conceptions qui s'appliquent à l'âme - on peut dire que l'on rencontre deux grandes familles de pensée, celle qui individualise et personnalise l'âme et celle qui, au contraire, la dépersonnalise et l'universalise.

Les membres de la première famille, celle de la personnalisation, défendent l'idée que l'âme constitue une entité propre et insécable qui nous *assiste* tout au long de chacune de nos existences successives, cela depuis notre naissance - et, même pour certains, depuis notre conception, ce qui alimente le débat de la contraception et de l'interruption de grossesse - et jusqu'à notre mort physique. A ce moment, toujours selon cette thèse, notre âme abandonne notre dépouille et se met en attente d'une nouvelle incarnation. En revanche, pour ceux qui soutiennent la seconde thèse, l'âme serait un phénomène physique de nature vibratoire et photonique, donc ondulatoire, ce en quoi ils rejoignent par des chemins détournés la vision gnostique des *éons*. Naviguant dans tout l'univers avec des plans préétablis selon les partisans d'un ordre universel ou avec le hasard pour seul guide selon d'autres, ces *éons* éternels et omniprésents présideraient par le jeu conjugué de leurs combinaisons et des lois d'attraction et de répulsion à l'élaboration de la vie en ses formes multiples et complexes ; ils seraient en quelque sorte les *ouvriers* du Grand Architecte de l'Univers.

Des chercheurs étatsuniens de l'Université de Princeton, dans le New-Jersey, sont parvenus, par des moyens scientifiques modernes, à *réhabiliter les éons* des gnostiques. Les travaux de ces physiciens que, par dérision, l'on a surnommé «néo-gnostiques», ont fait l'objet, dans les récentes décennies, d'un déferlement de publications non dénuées d'intérêt encore qu'il faille les consulter avec prudence. En France, les ouvrages de Jean Charon font autorité en la matière et le fait qu'ils se lisent avec facilité et même un plaisir non dissimulé, à la manière d'un roman plaisant, n'est certainement pas étranger à leurs succès.

Il va de soi qu'en suivant le cheminement de la pensée gnostique et certaines données scientifiques modernes qui s'en rapprochent on inclinerait vers ce que j'aimerais appeler, si vous le permettez, *l'âme anonyme* d'où l'on serait en droit de déduire l'existence au plus haut niveau d'une parfaite égalité entre tous les représentants de la vie dans l'ensemble des règnes, ce qui, de surcroît, serait à même de donner une

belle leçon de modestie aux «carriéristes de la spiritualité», à tous ceux-là qui ayant eu un jour la chance d'aborder aux rivages de la connaissance initiatique se croient trop volontiers investis d'une supériorité alors qu'ils n'ont d'autre mission ici-bas et ailleurs que celle de se rendre plus utiles et de devenir de meilleurs serviteurs de la Vie et de la Vérité.

Le réincarnationisme est sous-tendu par deux notions fondamentales qui sont celle de l'évolution et celle du *karma*, étant bien entendu que, dans cette optique, la seconde est de nature à freiner la première puisqu'aussi bien l'expiation incontournable de nos fautes passées, des erreurs et des crimes que nous avons commis dans nos enveloppes antérieures, des vices que nous avons entretenus, autrement dit de tout ce qui charge notre *karma*, nous interdit toute progression psychique et spirituelle, nous condamne au mieux à la stagnation et au pire à la régression. Donc, à *dégringoler* dans l'échelle des valeurs morales et, par voie de conséquence, à prolonger notre malheureuse condition de prisonniers de la chair, de ses malédictions et de ses pesanteurs. Nous en savons même certains qui, encore plus audacieux dans ce raisonnement réincarnationiste et dans ses relations au *karma*, prétendent que les infirmes, les grands malades, les handicapés physiques ou mentaux, y compris ces pauvres enfants qui, dès leur plus jeune âge, traînent dans les hôpitaux car ils sont nés avec des malformations ou des pathologies congénitales, sont des êtres qui ont contracté antérieurement à leur présente incarnation une dette *karmique*.

Vous avouerais-je que ces points de vue ne me satisfont pas et choquent grandement la culture chrétienne que j'ai acquise, sûrement dans cette vie, peut-être... dans des vies antérieures ou... ultérieures ?

Certains autres spéculateurs insinuent que notre avancement dans la voie réincarnationiste aurait pour témoin notre signe astrologique de naissance. Ainsi, selon eux, chaque nouvelle incarnation nous ferait progresser ou régresser sur l'échelle du zodiaque, en allant du Bélier (premier signe conventionnel) aux Poissons (douzième et dernier signe conventionnel), sans omettre de tenir compte de la précession des équinoxes. Le fait que le Christ ait une relation aux Poissons - sa venue coïncide avec le début de l'ère des Poissons, comme on le sait - plaiderait en faveur de cette thèse. Dans le même ordre d'idées mais avec quelques variantes, d'autres pensent que notre progression ou notre régression karmiques seraient liées à la nature terrienne, aérienne,

aqueuse ou ignée de notre signe de naissance, cette hiérarchie astrologique n'étant pas sans évoquer notre progression symbolique qui, au cours de notre initiation au premier grade, nous conduit du *cabinet de réflexion*, représentation de la «terre» où germe la semence, jusqu'à l'ultime épreuve du «feu» qui nous *immortalise*, puisque, selon le vieil adage, « ce qui est confié au feu perdure de toute éternité ». (*Je trouve quelque peu stupide de parler de vieil adage puisque aussi bien, on n'en connaît pas de jeunes.*)

Il est aisé de concevoir que, si l'on *dépersonnalise* la réincarnation pour en acquérir une vue plus universaliste telle que je l'ai succinctement exposée il y a quelques instants, la théorie du *karma* en prend un mauvais coup pour ne pas dire qu'elle s'effondre, car, de ce fait, nous devenons tous solidaires. Bien avant les Mousquetaires et les Helvètes, les *Eons* avaient adopté la devise : «Un pour tous, tous pour Un». De même que tout corps matériel est issu d'une unique cellule primitive qui s'est divisée par le jeu infini de la mitose en des myriades de cellules diversifiées et spécifiques, les innombrables *éons* qui peuplent l'univers et président à son architecture sont émanés d'un *Eon* primordial, c'est-à-dire d'un trait fulgurant de lumière que Lucifer a volé lors de sa rébellion, quand il a *mobilisé* ce que les Gnostiques nomment le Feu Fixe et que d'autres appellent le Verbe. C'est à propos de cet incident que Martinès employa le mot de *prévarication*, ce qui signifie littéralement : *marcher de travers*. Et c'est en effet en *marchant de travers* que l'on s'égare, que l'on quitte le droit chemin, que, dans l'épaisse forêt qui nous cache le ciel, l'on s'éloigne de la clairière.

Mais où est la différence entre la Lumière et le Verbe ? Tous deux ne sont que des phénomènes vibratoires. *Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu*. Verbe ou Lumière, qu'importe ! Ce qu'il faut retenir de l'enseignement gnostique, c'est que la création d'abord *essentielle*, je veux dire en essence, est issue d'un Principe éternel : *In principio erat verbum*. Puis, en s'éloignant de sa source et en s'enfonçant dans la ténèbre, la lumière mobile a perdu de son éclat comme le verbe a perdu de sa force créatrice en s'écartant du *Principe* originel. D'ailleurs, les ténèbres ne l'ont point compris car il n'avait plus assez de force pour se faire entendre et comprendre. Alors, par un patient processus de stratifications et de glaciations, le feu mobile et le Verbe substitué, cheminant de conserve, se sont enténébrés, se sont matérialisés, se sont *désimmortalisés* et sont finalement tombés dans le piège de *l'espace-temps*. Telle est, un peu romancée, je l'avoue, la

cosmogonie des gnostiques sur laquelle je me suis permis d'insister car elle est à la source de la théorie réintégrationniste de Martinez de Pasqually qui soutiendra mon propos dans la troisième partie de cette planche.

Il faut cependant compléter ces réflexions par deux incidentes :

La première concerne ces personnages hors du commun que, suivant les climats et les contextes, on appelle les prophètes, les mages, les maîtres, les saints et, plus près de nous, les Maîtres Passés. Dans la vision personnalisée de la réincarnation, on peut aisément imaginer que ces êtres sont arrivés en fin de course, ont accompli leur évolution et ont acquitté la totalité de leur dette karmique. Ils vont donc échapper aux cycles infernaux de la réincarnation et leur action à venir se déroulera en des plans plus subtils. Toutes les traditions ont dans leur vitrine de ces personnages dont certains sont plus ou moins fantaisistes et sortis tout droit de l'imagination populaire toujours gourmande de merveilleux. D'autres sont plus crédibles, tels certains grands fondateurs des religions assez solidement implantés dans l'Histoire générale de l'humanité.

La seconde incidente s'applique plus précisément à la vision universaliste de la réincarnation et demande un effort d'abstraction intellectuelle difficilement interprétable par nos cerveaux dans l'état actuel de leur architecture. En effet, on pourrait très bien concevoir que les *éons* étant de nature incorporelle et éternelle échappent aux contraintes temporo-spatiales que nous subissons en raison de notre captivité matérielle et que, de ce fait, la réincarnation ne serait pas nécessairement linéaire et chronologique, mais pourrait se jouer de ces contingences et *vagabonder* à travers l'éternité. Ainsi, un sujet désincarné aujourd'hui pourrait se réincarner quelques siècles ou quelques millénaires en arrière. Certains auteurs s'appuient sur cette hypothèse pour expliquer les qualités particulières de sagesse et de clairvoyance de quelques individus ainsi que les dons artistiques parfois inexplicables dont ils peuvent faire preuve dès la prime enfance.

Quoi qu'il en soit, la réincarnation a toujours donné lieu à un vaste débat encore ouvert. Beaucoup d'hommes veulent voir en elle une sorte de consolation et l'espérance qu'une future vie leur apportera les bienfaits physiques et moraux que leur existence présente leur refuse pour telle ou telle raison. Il est bien évident que, dans ce cas, ces sujets évacuent l'idée de *karma*, ne pouvant supposer un instant qu'ils

pourraient régresser et connaître dans une future incarnation des conditions de vie encore plus dures. Et même quand ils élargissent le champ de la réincarnation jusqu'à y intégrer la métempsycose, ils admettent difficilement qu'ils pourraient renaître dans un animal réputé non noble bien qu'il n'ait jamais été démontré que le lion soit plus utile que la fourmi, comme il serait pour le moins aventureux de prétendre que la rose est plus nécessaire que la mousse ou, encore, que le diamant est plus indispensable que le grain de sable.

On trouve chez Baudelaire une idée assez originale de la réincarnation quand, comme nous le rappelle Paul Arnold dans son essai sur l'ésotérisme de Baudelaire<sup>1</sup>, le poète parle de la *capture de l'âme*, ajoutant que cette incarnation de l'âme en un corps matériel constitue pour elle une punition. « *La voie qui conduit aux reptiles est la punition de l'âme mauvaise* », écrit-il.

## L'immortalité

L'homme ordinaire, celui que Martinez appelle *l'homme du torrent*, considère la mort à l'égal d'une punition. Même les croyants, même ceux à qui on a inculqué l'idée d'une vie ultérieure, ne peuvent se résoudre à l'idée qu'ils sont mortels. Ils ne veulent surtout pas y **penser**. Et ils se saoulent de vie, s'étourdissent d'éphémère, s'enivrent du suc amer des jouissances évanescences.

Et l'on en voit tant d'autres qui s'installent dans la vie comme s'ils devaient y stationner bien au delà de l'espérance raisonnable ; ils amassent des biens, des honneurs, des pouvoirs, poursuivant on ne sait quelles chimères matérielles débouchant sur on ne sait quelles illusions d'immortalité.

L'immortalité totale ou relative est un vieux rêve de l'humanité. Nombreux sont les contes et légendes dont les héros ont acquis l'immortalité, souvent par l'absorption d'un élixir ou, encore, par l'intervention d'un être surnaturel.

En vérité, ce souci d'immortalité répond souvent au désir de laisser quelque chose derrière soi et de continuer à vivre au-delà de la mort. Victor Hugo, qui a dit tant de choses, a écrit un jour qu'un homme, pour

---

<sup>1</sup> Editions J. Vrin, Paris 1972, page 48.

s'immortaliser, doit avoir accompli trois œuvres : avoir donné la vie à un enfant, avoir publié un livre et avoir planté un arbre.

Effectivement, un individu peut dépasser sa propre existence à travers ces trois œuvres bien qu'il n'y ait aucun lien apparent entre elles. Un enfant, un livre et un arbre sont destinés à nous survivre au cœur d'un souvenir, au fond d'une bibliothèque et au creux d'une forêt. Pour avoir eu la chance de pouvoir réaliser ces trois œuvres, faire naître un enfant, publier un livre et planter un arbre, j'estime être un privilégié et je confesse que, si passer à la postérité me laisse indifférent, j'en ai bien plus acquis une certaine sérénité vis-à-vis de la mort, pour ne pas dire un certain mépris à son égard, plaçant mes propres rêves d'immortalité bien au-delà du cadre étroit de ces considérations existentielles.

S'il est vrai que la célébrité, et je parle à présent pour ces êtres exceptionnels, écrivains, artistes, créateurs, savants, inventeurs ou pionniers, dont les noms ont résisté à l'érosion des siècles, conduit à demeurer à peu près immortel dans le souvenir des générations suivantes même s'il s'émeuse quelque peu au gré des modes, il est aussi vrai de dire que cela ne saurait satisfaire l'*homme de désir* dans sa recherche d'une ascèse initiatique.

Celui-ci sait que nous sommes tous immortels et que la mort n'est que l'abandon d'une guenille plus ou moins usée, plus ou moins râpée, selon le temps qu'elle a servi et l'usage qu'on en a fait. Et meure-t-on chaque soir en quittant ses habits ? Nous ne sommes qu'une étincelle, une simple étincelle du feu divin qui ne s'éteint jamais, une *shékina* vacillante blottie au fond de notre temple intime qui l'abrite le temps d'une poignée de jours, d'un buisson de souffrances ou d'un bouquet de joies. Ce temple, c'est notre corps, double cristallisé d'une entité sublimée, athanor où se joue un Grand-Œuvre à jamais inachevé, miroir magique que notre âme traverse et retraverse au gré de nos émois.

Matérialistes furent, n'en déplaise aux *égyptomanes*, ces pharaons qui, dans un souci d'immortalité, faisaient ériger des pyramides ou creuser des mastabas pour s'y faire enterrer avec leurs familles bien entortillés dans des bandelettes qui étaient censées les protéger éternellement de la dissolution corporelle liée à la mort. Ainsi, vanité des vanités, les descendants des descendants des descendants de leurs contemporains pourraient venir, *in sæcula sæculorum*, vénérer leur orgueilleuse mémoire. Sacrilèges que nous sommes, nous n'avons retenu que les

prodiges architecturaux et la qualité des fresques qui, mieux que la vanité des pharaons, ont résisté aux morsures du temps.

Le temple, qu'il soit fait de chair ou de pierre, est destructible. Même si par malheur ce local dans lequel nous nous retrouvons pour nos tenues et que nous appelons notre temple, venait à disparaître, notre loge, notre égrégore, ne disparaîtraient jamais car ils sont l'âme de notre temple, âme réincarnée chaque fois que nous prononçons les mots sacrés du rituel et qui se désincarne quand il est *minuit plein* et que nous retournons vers l'espace-temps comme le rappellent les frères surveillants en indiquant enfin l'heure... vulgaire. Alors l'âme-égrégore disperse ses atomes (c'est-à-dire chacun de nous) vers la Cité où nous continuerons à nous conduire en maçons, car telle est la véritable finalité de notre entreprise.

Notre temple de chair, ce haut-lieu de souffrances et de désillusions, est appelé à se dissoudre sous sa forme actuelle, que cette dissolution soit ralentie par la décomposition ou accélérée par la crémation. Ses particules dissociées qui nous ont structurés le temps ô combien modeste d'une vie matérielle mais nous demeurent perpétuellement étrangères poursuivront leur destin, j'allais dire leur *karma*, ne nous considérant comme des *avatars*. Les religions orientales ne parlent-elles pas d'*avatars* quand elles évoquent les grands personnages historiques ou légendaires, fondateurs ou continuateurs de leurs philosophies fondamentales.

Qui pourrait cultiver la vanité de croire que nos cellules s'intéressent à nous comme, du reste, elles-mêmes laissent indifférentes à leur sort les particules qui les construisent pour accomplir une mission programmée en un temps limité ? Pareils aux tâcherons qui travaillent un jour sur un chantier de cathédrale et un autre jour sur celui d'une banale demeure sans jamais entrevoir en un cas comme en l'autre l'aboutissement de l'ouvrage car ils seront partis avant l'achèvement de l'édifice pour être remplacés par d'autres tâcherons, les éons, sans connaître les plans du Grand Architecte, participent un jour à la création d'un génie et le lendemain à celle d'un grain de sable, sachant que tous les deux sont mortels et que, vu à l'échelle de l'Univers, ne manifestent pas de différence sensible.

Vieux rêve de l'immortalité, ai-je dit. Rêve ou réalité ? Rêve, certainement, si nous nous satisfaisons d'une vision égocentrique et matérialiste de la vie ; réalité, peut-être, si nous élevons nos pensées au-

dessus des seules contingences visibles et palpables pour entendre vibrer l'univers tout entier dont nous sommes l'image microcosmique.

## La réintégration

Le troisième volet de ce triptyque, la Réintégration a fait l'objet au XVIII<sup>e</sup> siècle d'un traité conçu par Martinez de Pasqually et rédigé par son secrétaire Louis-Claude de Saint-Martin. Il est considéré comme étant l'un des documents fondamentaux du martinisme classique et il a servi de référence à grand nombre d'ouvrages et d'articles publiés dans la mouvance martiniste. Les frères du Régime Ecossais Rectifié ne peuvent l'ignorer davantage dès lors que l'on sait qu'il existe une sorte de filiation intellectuelle et spirituelle entre Martinez et Willermoz.

En gros, la théorie martinézienne de la Réintégration s'inscrit dans la tradition gnostique qui explique la création de l'univers et de tout ce qu'il contient par la *diffraction* de la Lumière initiale ou, en d'autres termes, par la *mobilisation* du Feu fixe, ou, encore, par la *dégradation* du Verbe créateur qui, «en se faisant chair», a perdu sa force créatrice pour ne devenir qu'un mot, puis une cascade de mots dont la désacralisation, l'appauvrissement et la diversité ont fait le malheur des constructeurs de la Tour de Babel et, par suite, le nôtre, ce qui est encore bien plus fâcheux.

A partir de là, le but du jeu, si j'ose m'exprimer ainsi, consiste à retrouver l'Unité Primordiale, c'est-à-dire à reconquérir tout à la fois le Verbe créateur, le Feu fixe et la Lumière initiale. Autrement dit, à regraver les barreaux de l'Echelle de Jacob en redevenant l'Adam Kadmon avant qu'il ne perdît le Verbe créateur qui lui avait été confié quand il lui fut attribué de nommer les créatures, ou en rejoignant Prométhée ou Lucifer (à moins qu'ils ne fassent qu'un) d'avant le vol du Feu fixe dont ils avaient la garde jusqu'à la rébellion angélique, et en retrouvant enfin le point central de l'univers d'où irradiait la Lumière pure et sans tache avant qu'elle ne se décomposât de chute en chute dans le prisme déformant des illusions matérialistes, ce qui justifie le titre complet de l'unique ouvrage légué par Martinez de Pasqually : *Traité de la Réintégration des Êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissance spirituelles et divines*.

Recouvrer un jour la Parole Perdue, la chaleur du Feu inextinguible, l'éclat de la Lumière indécomposable, tel est le but de toutes les religions

et de toutes les initiations. Traverser le miroir à la suite d'Orphée pour se laisser porter par les flux ascendants qui convergent en ce point central qu'aucun géographe ou même cosmographe ne saurait situer car il est à la fois partout et nulle part, dans chaque bribe de vie, telle sera la finalité de notre engagement au sein des religions dès lors que celles-ci parviendront à se désenclaver des contingences séculaires qui brisent leurs élans et qu'elles recouvreront leur véritable mission qui est uniquement de *relier*, c'est-à-dire de *lier à nouveau*, les morceaux éclatés et éparpillés du Tout originel. La voie initiatique nous ordonne de marcher de l'avant ; si nous nous retournons par manque de confiance, le miroir va se refermer, redevenir cette psyché qui nous renvoie l'image de nos peurs, de nos bassesses, de nos ignorances, avec en filigrane l'ombre évanescence d'Eurydice.

Dans les enseignements martinistes et, par filiation, dans ceux de notre rite, on évoque volontiers *l'homme du torrent* et *l'homme de désir*. Il ne s'agit pas en vérité de deux hommes distincts et perpétuellement étrangers l'un à l'autre. Il s'agit bien du seul et même homme à deux stades différents de son évolution. Nous appartenons au *torrent* pour aussi longtemps que nous acceptons notre condition de déchéance spirituelle et que, pour diverses raisons, nous perpétons un état inférieur qui ne devrait être que provisoire et conséquent à la *Chute* dont parlent toutes les traditions avec des sensibilités certes différentes. L'image du *torrent* n'est pas fortuite. Un torrent est généralement un cours d'eau sinueux, tumultueux et parsemé d'embûches toutes plus traîtresses les unes que les autres. Seuls d'excellents nageurs, expérimentés et entraînés, peuvent raisonnablement s'y aventurer ; les nageurs ordinaires seront entraînés par le flot et se briseront contre les nombreux écueils. Tel est, par analogie, le sort réservé à l'homme passif, à l'être sans idéal, à celui qui ne veut pas voir plus loin que le bout de son existence et qui se satisfait des plaisirs éphémères qui ne sont que les *placebos* du bonheur.

C'est peut-être dans ce *torrent* que Baudelaire voyait *nager* le démon :

« Sans cesse à nos côtés s'agite le Démon ;  
il nage autour de moi comme un air impalpable ;  
je l'avale et le sens qui brûle mon poumon  
et l'emplit d'un désir éternel et coupable

« Il me conduit ainsi loin du regard de Dieu,

haletant et brisé de fatigue, au milieu  
des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

« et jette dans mes yeux pleins de confusion  
des vêtements souillés, des blessures ouvertes,  
et l'appareil sanglant de la Destruction ». <sup>2</sup>

Pour se libérer de cet état qui l'étouffe et le réduit, l'homme doit saisir l'étoile qui brille en permanence et avec plus ou moins d'éclat au centre de son «jardin secret». Pour Saint-Martin, cette étoile porte un nom bien défini : le *désir*. Et, pareil aux mages qui suivirent l'étoile du Berger jusqu'à Bethléem, l'*homme de désir* suivra l'étoile du *désir* jusqu'au réveil de ses facultés spirituelles à travers lesquelles il percevra l'Unité Primordiale érigée au dessus de la multiplicité apparente qui en est l'éclatement accidentel.

Il faut bien se garder de confondre *réintégration* et *résurrection*. Cette dernière, prônée par certaines religions à tendances populaires (pour ne pas dire populistes), prétend que chacun de nous se *réincorporera* individuellement à la fin des temps. Cela ne serait pas très fâcheux en soi si la résurrection des corps n'était accompagnée du *Jugement dernier* ce qui nous contraindra à défiler devant un tribunal qui, au vu de notre dossier *karmique*, nous absoudra ou nous condamnera, peut-être avec sursis.

Dans ce contexte résurrectionnel, le travail initiatique n'a pas sa place. Les critères retenus n'ont pas grand chose à voir avec l'effort personnel vers la connaissance et la compréhension des phénomènes spirituels. Seule, la bonne conduite (souvent calquée sur des normes sociales et sur l'observance des lois humaines) est garante d'un verdict indulgent ouvrant les portes du paradis.

Si vous me permettez d'employer une terminologie moderne et l'un de ces mots défigurés dont nos contemporains sont si friands, je dirais que cette façon de voir la finalité du monde est peu *motivante*. Si je ne vois que des avantages à respecter les conventions sociales et les législations de mon pays et de mon époque, je ne leur subordonne pas une quelconque récompense de nature spirituelle.

Spinoza, en son *Éthique*, écrit :

<sup>2</sup> Ce poème est cité par Paul Arnold dans son essai : *Ésotérisme de Baudelaire*, op.cit. Page 37.

« Le but de l'homme est de s'élever à la connaissance vraie de l'essence divine ; cependant, pour ceux qui, pour telle ou telle raison, ne peuvent entreprendre et réussir cette sublime ascension, on doit rechercher d'autres voies de salut, plus pratiques, car aucun homme ne doit être exclu du salut ».

Voilà ce que l'on appelle : «vouloir faire plaisir à tout le monde». Car, il y en aura ainsi pour tous : pour les *cherchants*, c'est-à-dire pour ceux qui *désirent* approfondir les véritables mécanismes de la vie en ses multiples manifestations, matérielles, astrales et spirituelles, il y aura la Réintégration dans l'essence divine ; pour tous ceux, précise Spinoza, qui n'ont pu *entreprendre cette sublime ascension*, il restera toujours l'espérance de la Résurrection. *Aucun homme ne doit être exclu du salut*, en déduit Spinoza. Vous verrez dans un instant que je vais beaucoup plus loin que lui dans cette éventualité.

Mais revenons au pur schéma de la Réintégration selon la tradition martinézienne et saint-martinienne

La Réintégration consiste à refaire en sens inverse le chemin qui nous a conduit à la Chute. C'est-à-dire, puisque la Chute a eu pour résultat tangible de faire imploser l'Unité en une myriade de fragments que sont les éons pour les gnostiques (mais il existe d'autres conceptions et d'autres terminologies), à rassembler ces fragments et ainsi à faire disparaître tout témoignage de la Chute.

Pour parvenir à cette fin, on recommande plusieurs voies entre lesquelles l'on peut choisir en fonction de sa propre nature, de ses propres conceptions philosophiques et religieuses ou, encore, de ses propres possibilités et prédispositions. Ainsi, à certains l'on recommandera la prière et la méditation extatique, à d'autres l'on conseillera l'étude et la recherche cependant que l'on en engagera certains autres à suivre la voie opérative, celle des *opérations théurgiques*. C'est cette dernière option que préconisait le très énigmatique Martinès de Pasqually et pour laquelle il mit en œuvre tout un ensemble de pratiques secrètes à caractère magique. L'ordre des élus-coens - *Chevaliers Maçons Elus-Coens de l'Univers*, pour citer leur titre en son intégralité, ordre fondé par Martinès lui-même aux alentours de 1750 et primitivement et brièvement intégré à la maçonnerie en tant que système particulier de hauts-grades, - a conservé cette tradition opérative.

Quoi qu'il en soit et quels que soient les moyens adoptés, la démarche consiste à reconstituer l'androgynisme primordial, l'Adam-Kadmon d'avant la Chute en redécouvrant et en cultivant la Sagesse, la Force et la Beauté qui résident en potentialité dans ce bas monde. Puisque la Sagesse, la Force et la Beauté semblent être, selon Martinès, les trois piliers sur lesquels la démarche réintégrationniste doit s'appuyer, permettez-moi de croire que nous autres francs-maçons sommes sur la bonne voie.

Evidemment, si l'on entre dans les détails de la pneumologie martinézienne, les choses se compliquent singulièrement et je ne m'aventurerai ici dans ces labyrinthes qui me feraient sortir du cadre de cet article.

Un dernier mot enfin sur le sujet : nombreux sont les auteurs qui s'accordent pour reconnaître chez Martinès et dans son *Traité de la Réintégration des Êtres* une influence non négligeable de Jacob Boehme et de Swedenborg. Ce sont deux grandes figures de notre Tradition et leur caution en cette affaire n'est pas à dédaigner.

## Réflexions

Nous avons fait un tour d'horizon - je devrais plutôt dire un *survol* - des notions attachées à la réincarnation, à l'immortalité et à la réintégration. J'ai tenté de faire émerger les points de repère prédominants en m'inspirant des divers enseignements que j'ai eu la chance de recevoir et des multiples ouvrages et traités auxquels j'ai pu avoir accès.

Cependant, tant dans le cours de ma vie en général que dans celui de mon *cursus* initiatique, il m'a été donné de traverser plusieurs déserts. Ce qui m'a permis de prendre un certain recul par rapport aux enseignements glanés çà et là et de me livrer à une réflexion solitaire et silencieuse.

C'est ainsi que j'ai été amené à me poser la question de savoir si la Réintégration, qui fait contrepoids à la Chute et fait, en conséquence, partie intégrante de la Tradition occidentale, même quand elle n'est pas exprimée avec clarté, devait être considérée à l'égal d'une affaire *privative*. Autrement dit, devons-nous estimer que, comme en un concours suivi d'un palmarès et d'une remise de prix, nous serons

réintégrés individuellement en achevant par exemple le cycle de nos réincarnations. Ou si, *a contrario*, la Réintégration devra être globale et solidaire, c'est-à-dire qu'aucun d'entre nous (et quand je dis nous, je veux parler de l'humanité en son ensemble) ne pourra achever son périple *karmique* aussi longtemps qu'un seul être restera en retrait.

Je *dépersonnalise* de la sorte le «jeu de l'oie» en prétendant qu'aucun joueur ne devrait mettre le pied dans la soixante-troisième et dernière case tant qu'un seul partenaire gravira encore avec peine les soixante-deux cases précédentes en butte aux stagnations, aux régressions et aux séjours en prison que les dés capricieux ont imposés aux plus malchanceux.

Bien sûr, l'on me dira non sans quelque justesse, que notre progression dans la voie spirituelle ne se joue pas aux dés et qu'elle ne saurait être assimilée à un jeu de société, certes fort plaisant et d'un poids symbolique incontestable, mais elle est quand même livrée au hasard dans son déroulement.

(On peut noter au passage et pour la petite histoire que le nombre 63 – dernière case du périple – correspond à l'accomplissement, que ce nombre donne par réduction arithmosophique le 9 (nombre de la dissolution) et qu'il est également le produit de 9 multiplié par 7, ce qui nous remet en mémoire que, dans certains courants réincarnationnistes, chaque être doit traverser sept réincarnations, doit donc mourir et renaître sept fois).

Ce que je veux croire, c'est que, contrairement au jeu de l'oie dont le caractère initiatique ne peut échapper à l'observateur averti, dans le *jeu* de la Réintégration, il n'y aura ni vainqueur, ni vaincu. Aucune entité, c'est-à-dire, dans la terminologie gnostique, aucun éon ne pourra, à titre individuel, rejoindre l'Unité Centrale, le Feu Fixe, le Verbe créateur, la Lumière primitive. Dans ce système qui se développe en dehors de l'Espace-Temps, je veux dire dans un *instantané éternel*, il n'y a pas de place pour le salut éternel, d'autant plus que cette loi divine échappe à notre entendement humain.

Nous, les êtres vivants (et j'englobe sous ce nom générique tout ce qui existe y compris les représentants du règne minéral), nous qui, en raison de notre éloignement du point central, sommes soumis aux caprices du temps, nous qui cultivons dans un grand gaspillage de nos énergies,

l'égoïsme, l'anthropocentrisme, le géocentrisme, l'*héliocentrisme*, nous qui ramenons tout l'Univers à notre individualité, à notre planète, à notre galaxie, nous qui, des vies durant, nous contemplons dans les miroirs sans jamais *désirer* les traverser, nous qui vivons de peurs et de rivalités, d'émotions passagères, d'orgueils en chagrins et d'interrogations que nous prenons pour des certitudes, nous, les êtres vivants qui nous croyons vivants, ne sommes qu'illusion, que *maya*, que passage et qu'instant.

Bien sûr, rien n'oblige quiconque à partager cette vision du monde et de la vie. On peut très légitimement préférer se rallier aux discours positivistes qui détaillent par le menu les spéculations sur *le hasard et la nécessité* et ne veulent voir dans le jeu de la vie que la conséquence heureuse ou malheureuse d'une succession d'événements fortuits qui s'enchaînent avec plus ou moins de bonheur et plus ou moins de cohérence en s'appuyant sur les lois de l'évolution selon Darwin, c'est-à-dire sur les principes de la sélection naturelle (malheur aux vaincus !). Rien de cela n'est stupide en soi et je ne suis pas de ceux qui rejettent avec dédain les théories scientifiques au seul motif qu'elles emploient un langage et des moyens d'introspection différents de ceux employés par les mystiques. car, si l'on y regarde de plus près, on est bien forcé de reconnaître que le désaccord n'est souvent qu'apparent. En effet, ce qui fait la différence, je dis bien *apparente*, entre les positivistes et les mystiques, c'est qu'ils ne regardent pas la vie avec la même focale. Les mystiques cherchent à connaître et à comprendre le schéma directeur et global de l'opération qu'on appelle la vie tandis que les positivistes s'attachent à décrire les seules manifestations visibles et palpables dudit schéma. Les mystiques se placent en dehors et au dessus de ce satané duo *Espace-Temps* alors que les positivistes y demeurent enchaînés, même s'ils pressentent aujourd'hui avec plus de souplesse que leurs prédécesseurs des siècles passés, que l'Univers est un Tout et qu'à la frontière supérieure de leurs raisonnements scientifiques doit se trouver un mystère que, faute de mieux, ils appellent le *big bang*.

Et il n'est pas interdit de penser que la rébellion de l'ange qui *vola* un peu du Feu Fixe aux fins de le répandre dans les Ténèbres ait pu déclencher un cataclysme d'une intensité telle que l'on soit en droit de parler de *big bang*.

## Conclusion

Je voudrais terminer cette planche sur une dernière réflexion et revenir sur cette notion corollaire d'androgynat primitif.

Nos religions abrahamiques, celles dites aussi du Livre, sont de tradition *andromorphiques*. Dieu, le Père, le Créateur, Jéhovah y sont représentés sous l'aspect d'un homme généralement de stature patriarcale. Et même quand ce Dieu n'est pas représenté à l'aide du graphisme (certains courants culturels l'interdisent formellement) mais par la symbolique, on le perçoit toujours comme un représentant du sexe masculin. Dans la *Genèse*, on ne manque pas de nous rappeler qu'Ève «n'est qu'un *côté* d'Adam» qu'elle a été créée ultérieurement à Adam. Il faudra attendre le christianisme pour que, vers le quatrième siècle de notre ère, un éclairage nouveau et audacieux soit projeté sur Marie, mère de Dieu, et que le culte marial entre dans les faits et dans les rites.

Bien avant cela, de nombreuses traditions, de par le monde, avaient adopté le culte de la *déesse-mère* résultant d'un amalgame bien compréhensible avec la terre nourricière en des temps où la société était exclusivement rurale.

Traversons encore une fois le miroir, abandonnons nos *métaux* rationalistes, rompons avec notre dialectique *binnaire*. Là-bas, de l'autre côté du miroir, hors de l'Espace-Temps, le partage sexuel n'existe pas ; nous sommes dans le domaine de l'androgynat. Nous savons bien que, même ici, de ce côté-ci du miroir, aucun homme n'est jamais exclusivement masculin ni aucune femme exclusivement féminine et que cette particularité maintenant reconnue par les biologistes et par les psychologues s'applique à toute la création, certaines espèces animales étant même *hermaphrodites*, l'hermaphrodisme n'étant que le *doublon* matériel de l'androgynat.

Toute la création, c'est-à-dire la *Nature naturée*, est soumise à cette loi que nous rappelle le symbole taoïste du *yin* et du *yang* ☯. Aussi, peut-on imaginer que l'archétype, c'est-à-dire la *Nature naturante*, puisse contenir en lui les deux *côtés* masculin et féminin qui partagent la création et qui ne résultent que du jeu des fréquences vibratoires en action dans l'univers.

Echapper au **temps** et à l'**espace**, se libérer de la **division sexuelle**, se **fondre** dans le **Tout universel** en oubliant notre personnalité et nos différents avatars *karmiques* liés aux réincarnations, renoncer à un incertain salut personnel (et nécessairement égoïste), rejeter les puérides rêveries *édéniques* - je veux parler de ces paradis peuplés de chérubins angéliques ou de lascives *houris* que l'on gagne, soit en étant bien sages et bien polis et surtout pas trop curieux, soit, pour celui des *houris*, en trucidant des *infidèles* - travailler toute sa vie (ou toutes ses vies) non point à sa propre évolution mais à l'évolution générale en repoussant la peur, la haine et l'égoïsme.

A partir du moment où l'on a compris que ce n'est pas soi-même qui va *réintégrer* le Tout éternel, un grand pas a été franchi en direction de la connaissance vraie.

Et même si cela ne fait pas avancer le processus de la réintégration qui n'est sans doute que mécanique et échappe de la sorte à notre bonne ou mauvaise volonté, au moins cette conduite courageuse, fraternelle et altruiste, conjuguée avec une vue panoramique et non mesquine de la société, nous permettrait de vivre nos réincarnations, nos peines et nos épreuves, dans des conditions plus enrichissantes.

# La voie cardiaque et la voie intérieure

par Jean-Elias Benahor

« *Ma tâche dans ce monde a été de conduire l'esprit de l'homme par une voie naturelle aux choses surnaturelles qui lui appartiennent de droit, mais dont il a perdu totalement l'idée, soit par sa dégradation, soit par l'instruction fausse de ses instituteurs.* »

Cette citation est extraite de la lettre n° 1135 que Louis-Claude de Saint-Martin écrivit en janvier 1803, quelques mois seulement avant sa disparition survenue le 13 octobre de la même année.

Si j'ouvre ce court article par cette citation, c'est parce qu'elle fait très nettement allusion à la voie cardiaque dont Saint-Martin se fit l'apôtre et qui sera reprise un siècle plus tard par Papus et par ses disciples, les martinistes, entre autres.

Nous reviendrons sur les particularismes attachés à cette voie cardiaque.

Mais, d'abord, voyons ce que l'on entend vulgairement par cette formule.

Il est vrai que, si l'on s'en tient à un examen sommaire, on pense immédiatement à la charité, relayant ainsi l'expression bien connue : « *Il a bon cœur* » ou, encore, « *il a le cœur sur la main* ». Autrement dit, il pratique la charité et a fait sienne ce commandement de Jésus-Christ : « *Aimez-vous les uns et les autres* ». Aimer tout le monde, c'est dire, à demi-mot, n'aimer personne, ce qui ne signifie pas non plus que l'on éprouve de la haine pour tous ceux que l'on n'aime pas. D'ailleurs, puisqu'on en parle, disons, entre parenthèses, que la haine n'existe pas en tant qu'entité ; la haine, ce n'est que le trou noir de l'amour !

Enfin, pour certains moralistes, il faut faire le bien pour *gagner le paradis*. Si c'était si simple, ça se saurait !

Alors, voyons ce qu'est le cœur. Un viscère vital qui a pour fonction physiologique de propulser le sang, de réguler sa circulation dans toutes les parties du corps, même les plus éloignées et les plus reculées. Qu'est-ce que le sang ? Un liquide vital qui a pour mission de charrier les substances nécessaires à la vie : sucre, fer, magnésium, etc. (il y en a beaucoup, des bonnes et des moins bonnes) dans les différents organes,

sachant que le cerveau est le principal consommateur de ces substances. On sait que si le cœur s'arrête de battre, le cerveau cesse de fonctionner. L'électrocardiogramme et l'encéphalogramme ont partie liée.

Mais quand on parle de voie cardiaque, il va de soi qu'on ne saurait s'arrêter à ces quelques considérations physiologiques ; il faut aller plus loin. Et, d'abord, se poser la question de savoir pourquoi le philosophe Louis-Claude de Saint-Martin a adopté cette formule avant de tenter de la sortir des banalités qui l'emprisonnent trop couramment.

On peut raisonnablement penser que ce fut par réaction aux voies opératives et théurgiques chères à Martinez de Pasqually dont il fut d'abord l'ami, le disciple, le compagnon, le secrétaire avant de dénoncer la vanité de ces opérations théurgiques, et, ce, non sans fondement. Les opérations théurgiques promues, entre autres, par Martinez de Pasqually et pratiquées par les Élus-Coen, constituent ce qu'il est convenu d'appeler « la voie opérative ».

Bien qu'il eût tenté de la pratiquer au début de son cursus initiatique, Saint-Martin, peut-être déçu par des résultats peu convaincants, peut-être porté vers d'autres formes de recherche, abandonna cette voie.

Il déclara plus tard que, selon lui, cette voie ne menait à rien de bien certain et qu'il n'était pas nécessaire de se livrer à ces opérations contraignantes pour approcher Dieu. Et, si je peux me permettre d'émettre une opinion personnelle que je me suis forgée au travers de mes expériences initiatiques et de ma propre approche des choses de la spiritualité, je dirais qu'il avait mille fois raison.

Car, réfléchissons un peu. Rien n'indique dans les Écritures pas plus que dans la Tradition abrahamique que les hiérarchies dites célestes, tels les anges, archanges, séraphins, chérubins, etc., comme les esprits non incarnés qui volètent dans les espaces mal définis de l'astral, sont d'une essence supérieure à l'homme, lequel, nous dit-on, dans la Genèse, a été fait par Dieu à l'image de Dieu et qu'il en était son représentant sur la Terre, destiné à dominer toutes les autres créatures. On sait qu'il a perdu son pouvoir quand celui-ci lui est monté à la tête. C'est un phénomène bien connu et qui se vérifie dans la vie courante.

Aussi, Saint-Martin ne pensait pas qu'il était nécessaire d'invoquer ces *intermédiaires* pour se rapprocher de Dieu, dont nous sommes encore,

malgré la Chute et les prévarications commises, les interlocuteurs privilégiés. C'est ce qu'exprime la sagesse populaire quand elle dit : « *Il vaut mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints* ».

Donc, Saint-Martin, ayant certainement mené la même réflexion, rejeta toute cette panoplie opérative pour suivre une voie, à ses yeux plus saine, qui était fondée sur la prière (pas celle des lèvres, mais celle du cœur), la méditation et sur le message du Christ dont, il faut le dire, Martinez de Pasqually, kabbaliste pour l'essentiel, ne fut pas un grand propagateur.

Mais cela n'explique toujours pas la signification de « voie cardiaque ».

Et pourquoi pas la « voie intellectuelle » ? Ou la « voie rationnelle », déjà fort prisée en son époque ?

Cette formulation nous pose une question. La question du siège de l'âme. En effet, où se trouve l'âme ? Où réside-t-elle ?

Les *carabins* comtistes, c'est-à-dire positivistes, vous disent avec moquerie qu'ils n'ont jamais rencontré l'âme sous leurs scalpels. C'est vrai. Mais on peut leur faire observer qu'ils n'ont pas davantage rencontré sous leur bistouri la pensée, la mémoire, l'imagination... Pourtant, ils ne nient pas ces facultés abstraites qui le sont au moins tout autant que l'âme.

Le siège de l'âme ? Ou, plus précisément, de cette étincelle photonique et vibratoire qui est projetée par l'âme universelle en chacun de nous. Et, quand je dis en chacun de nous, je parle, bien sûr, des membres de tous les règnes : humain, animal, végétal et minéral.

Rien n'indique que cette étincelle, que d'autres traditions appellent la « shékinah », réside dans le cerveau, siège des facultés intellectuelles. Peut-être se trouve-t-elle à l'extrémité d'un rayon (que d'autres et, plus particulièrement les rosicruciens, appellent « le cordon d'argent ») qui aboutit au centre de la poitrine, siège des émotions et des facultés psychiques ? À moins que cette *étincelle d'âme* ne se trouve tout bonnement cachée dans notre chakra cardiaque (Anahata) ou, pourquoi pas, au centre de notre *jardin secret*, dont on ne doit autoriser l'entrée à qui que ce soit : gourou, directeur de conscience, psy (chologue, chanalyste ou chiatre), enfin à tous les psy.

Le psychisme est une affaire bien trop sérieuse pour être confiée aux personnages sus-cités, quelles que soient par ailleurs leurs qualités et leur probité intellectuelle. Ce mot, *psychisme*, trouve son étymologie dans le grec « psyché » qui, justement, signifie « âme ». La psyché est aussi une sorte de miroir pivotant et nous savons l'importance du miroir dans les chemins initiatiques.

Sans les facultés émotionnelles, plus de musique, même si c'est le cerveau qui dépose les notes sur les portées ; plus de poésie, même si les mots se combinent dans le cerveau ; plus d'art, même si les couleurs et les formes s'harmonisent dans le cerveau.

Je sais bien que cela ne prouve rien. Cependant, Saint-Martin était un homme réfléchi et le choix de cette formulation de « voie cardiaque » ne peut être due au hasard.

Car, au lieu d'aller chercher dans on ne sait toujours pas quelles régions éthérées l'accomplissement aventureux et aléatoire de ses désirs spirituels, nous pouvons écouter la « voix intérieure » qui, elle aussi, monte des centres psychiques. Ne nous emballons pas. Rien ne nous permet d'avancer qu'il y ait un lien, même ténu, entre la présence éventuelle de l'âme dans la région cardiaque et cette « voix intérieure » qui se rapporte à notre intuition.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. En effet, les mondes invisibles et mystérieux, dans l'hypothèse de leur existence, ne sont pas forcément à rechercher à l'extérieur de nous-mêmes mais, plus sûrement, à l'intérieur de nous-mêmes. Il en va de même des clefs qui ouvrent à deux battants les portes de la connaissance qui, redisons-le, mais on ne le dira peut-être jamais assez, n'est pas le savoir. En tout cas, qui lui est d'une nature bien supérieure.

*« Homme, connais-toi toi-même, et tu connaîtras l'Univers et les dieux ».*

Cette étincelle de lumière, qui vacille dans les ténèbres de notre matière ténébreuse *qui ne l'ont point saisie* et encore moins éteinte, contient sans doute les grands secrets de la vie éternelle que nous connaissons quand les milliards d'étincelles d'âme projetées dans l'univers auront rejoint l'âme universelle que l'on pourrait appeler aussi « l'âme-mère ».

# Culture maçonnique et culture initiatique

par Unionis Quaestu

Les quelques propos que je vais vous livrer aujourd'hui sont ceux d'un frère ordinaire, je dirais même normal, puisque ce qualificatif est à la mode. En effet, ces propos ne sont ni historiques, ni symboliques, ni philosophiques. On pourrait presque dire qu'il s'agit d'une sorte de testament, voire de confidence.

Voyons d'abord quelques définitions de la culture ?

- globalement, c'est l'ensemble des aspects artistiques et intellectuels d'une civilisation.
- C'est aussi le patrimoine commun à une ethnie.
- Particulièrement, c'est l'acquis artistique, intellectuel et spirituel d'une société donnée : une nation, un peuple...
- C'est encore l'héritage des générations précédentes que chaque génération héritière pourra enrichir ou... appauvrir.
- En un mot, la culture est un lien intergénérationnel qui englobe les acquis successifs du savoir et de la connaissance.
- C'est enfin une manière de pensée et d'aborder les questions qui se posent aux êtres humains.
- Il y a comme toujours des abus. Ainsi, il y a peu de jours on a entendu débattre au sujet de la « culture » taumachique. Qu'y a-t-il de culturel dans la souffrance d'un animal quand on sait que ce sacrifice imposé au taureau qui est, comme vous et moi, un être vivant (et non pas un jouet) n'a d'autre finalité que celle de faire tourner le commerce nîmois entre autres. *Quand j'entends le mot commerce, je sors mon revolver.*

Nous avons la chance de vivre encore dans un monde pluriculturel. Faudra-t-il un jour prochain nous résoudre à la culture unique, à la langue unique et, par conséquent, à la pensée unique imposée par une espèce de « grand frère » qui, eu égard à l'anglicisation invasive, sera certainement un « big brother ».

La diaspora culturelle n'est pas une malédiction en soi mais *a contrario* une immense chance qui a permis aux sociétés d'évoluer. Loin de jeter

l'anathème sur les cultures différentes, il faut inciter au dialogue et même au *plurilogue* des cultures.

Comme j'ai eu, comme vous tous, le privilège inégalé d'accéder à la voie initiatique par le truchement d'un de ses fleurons, c'est-à-dire la franc-maçonnerie (cf. Guénon), je me sens fondé à me demander et à vous demander si, en plus des acquis culturels que nous avons pu glaner çà et là au cours de notre existence, nous n'avons pas accédé à un « plus » culturel que, justement, j'appelle d'une manière générale la « culture initiatique » et, de façon plus particulière, la « culture maçonnique ».

En effet, si je jette un regard sur mon passé enrichi, à ce jour, de cinquante-cinq ans et demi d'exercice de la maçonnerie – j'ai même l'impression d'être né maçon, comme d'autres sont nés milliardaires – je me sens doté d'un privilège sans commune mesure, sachant que si l'élitisme accorde des droits (ce qui est discutable, bien entendu, mais trop souvent réel), un privilège ne donne que des devoirs. En une simple parenthèse, je dirai que la liberté, par exemple, n'est pas un droit mais un devoir et c'est ce qui en fait le prix.

J'avais présenté jadis, au temps de mon hyperactivité maçonnique, une série de conférences sur « les deux sources de la franc-maçonnerie française » qui sont, comme vous le savez, initiatique et humaniste, ce qui donne à notre maçonnerie ses lettres de noblesse et fait qu'il y a, n'en déplaise aux jaloux, une exception maçonnique française.

Je sais que l'emploi du mot *humanisme* est délicat et peut engendrer des polémiques, tant ce mot a couvert des concepts différents selon les époques. À la Renaissance, les humanistes étaient les lettrés qui maîtrisaient le grec et le latin, surtout le latin, c'est-à-dire principalement les clercs et les robins. N'oublions pas que ce sont ces mêmes humanistes qui, à cette époque, dirigeaient la sainte inquisition et soumettaient à la question les *hérétiques*. Plus tard, au 18<sup>e</sup> siècle, on qualifia d'humanistes ceux qui réfléchissaient à la place de l'homme (et quelquefois mais plus rarement de la femme) dans la société et se préoccupaient d'égalité et de justice. Plus tard encore et plus près de nous, on disait que les lycéens du 2<sup>e</sup> cycle faisaient leurs humanités. En ce temps-là qui nous semble pourtant si lointain, les lycéens ne parlaient pas que de football !

La maçonnerie philosophique que nous pratiquons (je n'aime pas le terme de *spéculatif*, mot qui a été déprécié par l'usage qu'en ont fait les boursicoteurs) est née d'une magnifique utopie (j'allais presque dire d'un rêve enchanteur) à la charnière des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles quand quelques réformés anglais se sont inspiré de traditions écossaises et irlandaises.

La franc-maçonnerie est née dans un contexte chrétien, moralisateur, presque puritain, qui lui est restée longtemps attaché. On se souvient, grâce à l'illustre Anderson, qu'un maçon ne sera jamais un athée stupide, ce qui peut laisser penser à des esprits critiques et libertins (c'est-à-dire libres-penseurs dans la terminologie du 18<sup>e</sup> siècle) qu'il y aurait des athées intelligents. Peut-être ? Et même sûrement !

Chrétienne, tendance luthérienne, à ses débuts, en traversant l'« English Channel » que les mauvais esprits continentaux s'obstinent à appeler la Manche, et en se frottant à d'autres modes de pensée et à d'autres visions du monde, la franc-maçonnerie ne s'est certes pas déchristianisée mais elle a bénéficié d'autres ouvertures. Ce qui l'a passablement enrichie.

Déjà, la France du 18<sup>e</sup> siècle constituait un cas d'école à part dans le concert européen. La fille aînée de l'Église – sous-entendu romaine – renonçait peu à peu à son droit d'aînesse, non pas contre un plat de lentilles mais contre un appétit d'apprendre et de comprendre les véritables rouages de la vie et de la société.

Les brillants esprits de l'époque furent séduits par cette toute nouvelle franc-maçonnerie et y adhérèrent en grand nombre. Ce qui fâcha les autorités catholiques qui lancèrent contre elle une série de bulles et autres interdits, mais n'empêcha nullement nombre d'ecclésiastiques de fréquenter les loges naissantes, ce qui n'a jamais cessé. On disait jadis que, quand un prêtre troquait sa soutane contre une vêtue civile, c'est qu'il se rendait à la loge ou au... devinez. En peu d'années, les loges crûrent et se multiplièrent car les esprits cultivés de ce 18<sup>e</sup> siècle bouillonnant que l'on dira plus tard des « Lumières » devaient pressentir l'arrivée d'une nouvelle culture.

À présent, et avant de poursuivre, je dois m'expliquer sur ce que j'entends par « culture initiatique ». Bien sûr, cela n'a rien à voir avec l'occultisme, l'ésotérisme du tout venant et les mille et mille modes, souvent éphémères, qui ont occupé bien des gens durant des siècles. Ces

gens, faux prophètes et mages imposteurs, étaient devenus maîtres dans l'art de tout mélanger, de picorer çà et là quelques bribes de sagesse ou de prétendue sagesse, de suivre aveuglément tel ou tel maître présumé qui se targuait de posséder des traditions toujours plus anciennes les unes que les autres. Je ne dirai pas tout le mal que je pense du « New Age » et de ses prédicateurs, gourous et manipulateurs pas toujours, et même pas souvent, financièrement désintéressés. Il fallut que ce « New Age » trouvât un terrain propice à son expansion et à sa prospérité, par exemple dans un pays immature, je veux parler des États-Unis.

Tout cela n'a aucun lien, aussi ténu soit-il, avec ce que j'appelle la « culture initiatique » qui, je le crois, est d'une toute autre essence et plonge ses racines dans des terres autrement fertiles. Et c'est justement parce que la culture maçonnique est étroitement liée à la culture initiatique dont elle constitue à la fois un avatar et un solide maillon en même temps qu'elles s'enrichissent mutuellement que je me plais à les entrelacer. Cette culture initiatique est en d'autres termes le conservatoire des traditions spirituelles qui, sous diverses formes liées aux époques et aux climats (le temps et l'espace), tissent le fond d'écran sur lequel s'incrument les grands moments religieux en-dehors et au-delà des implications réductrices des églises et des sectes.

S'il est vrai, comme je l'ai dit plus haut, que la franc-maçonnerie est née dans un contexte chrétien, je crois ne pas trahir mes engagements si je me déclare « libre-penseur de culture chrétienne ». Quel programme ! Bien entendu, je ne veux convertir personne et, si mon jugement est faussé, tant pis pour moi ! J'en rendrai compte au Grand Architecte et à personne d'autre, fût-ce un haut gradé de l'Ordre porteur d'un tablier et d'un cordon richement chamarrés et plus lourds que lui.

À propos de grades, j'ouvre une rapide digression sur leur raison d'être. Calquée sur les cursus universitaires, cette graduation n'a trop fréquemment que l'avantage de donner des suppléments de prestige à ceux qui les reçoivent. Et pourtant, je le confesse humblement, de ces grades aux noms parfois déroutants, pour ne pas dire comiques dans leur emphase, j'en ai reçu un certain nombre. L'ancienneté n'y est peut-être pas pour rien comme il en est des tableaux d'avancement des agents de la fonction publique. Cependant, pour un maçon, une sœur ou un frère, qui désire vivre pleinement sa démarche initiatique au sein de la franc-maçonnerie, ces grades et le faste qui les entoure, loin de seulement flatter son égo, lui ouvrent, à chaque nouveau pas franchi, des pistes de

réflexion et le font plonger dans un univers infini. La cérémonie propre à chaque grade ayant été achevée et la facture des décors digérée, il ne reste plus au nouveau gradé qu'à retourner dans son jardin secret pour y semer de nouvelles graines et regarder son arbre de vie offrir aux chercheurs, comme aux souffrants, ses feuilles et ses fruits.

Vous le savez comme moi, la maçonnerie n'est pas un jeu même si parfois elle arbore un aspect ludique.

Une question me semble essentielle. La franc-maçonnerie est-elle un monde à part, replié sur lui-même, se suffisant à lui-même, ou bien est-elle un monde dans le monde, une espèce de microcosme. Je pencherai volontiers pour cette dernière proposition : un monde dans le monde.

N'ayant aucun des caractères qui s'attachent au sectarisme sous toutes ses formes, la franc-maçonnerie ne peut s'abstraire du monde et ses membres trahiraient leurs devoirs s'ils portaient sur le monde (en son ensemble) un regard d'entomologiste. La franc-maçonnerie est dans le monde, elle est dans l'histoire, même si elle a sa propre histoire. Elle épouse l'histoire du pays qui l'accueille, religieuse ici, libertaire là, chevaleresque ailleurs. Mais, quelles que soient les diversités nationales, nées de l'histoire et extraites d'un passé particulier, la franc-maçonnerie ne subsiste que parce qu'elle a épousé les contours de la nation d'accueil, sachant que si elle est en effet universelle, elle n'est pas internationale.

En France, elle fut royaliste sous l'Ancien Régime, bonapartiste puis napoléonienne sous le Premier Empire, reroyaliste (mais critique) sous la Restauration, renapoléonienne mais tintée de « bourgeoisisme » sous le Second Empire, républicaine à partir de 1875 jusqu'à nos jours, sans jamais rien abandonner de sa liberté intellectuelle. Et ce n'est pas de l'opportunisme.

La maçonnerie française a réussi ce tour de force d'allier en une harmonie parfaite (si l'on fait abstraction des propos décervelés de quelques allumés) son double héritage initiatique et humaniste sans jamais se départir de cette volonté *d'apporter aux autres hommes les bienfaits que l'Ordre leur prodigue*.

Combien de fois ai-je entendu des frères se lamenter sur la diversité des courants maçonniques et sur la multiplicité des obédiences qui les regroupent ? Je ne les ai jamais suivis dans cette voie qui, je pense, est

plutôt une impasse. Bien au contraire, je crois que la richesse de la maçonnerie réside justement dans son caractère multiforme, garant d'échanges fructueux et de progrès intellectuel. Une obédience unique, un rite unique et pourquoi pas un parti unique, un syndicat unique, une langue unique, une culture unique et, en fin de mécompte, une pensée unique. Qui pourrait souhaiter une telle perdition ? Cela à l'expresse condition qu'aucune obédience ne prétende détenir la vérité absolue et sans partage en s'appuyant sur une interprétation erronée de l'histoire ou sur des falsifications grossières.

On n'entre pas en maçonnerie comme on s'affilie à un club ou à une association en s'acquittant d'une cotisation et en participant plus ou moins aux diverses manifestations périodiques. On n'entre pas davantage en maçonnerie comme on va aux cours du soir pour y suivre des cycles de conférences. On entre en maçonnerie pour s'immerger dans une culture qui ne se fonde pas sur le seul intellect et ne fait pas nécessairement référence au vécu intellectuel du récipiendaire. En vérité, on n'entre pas en maçonnerie : on est « créé, constitué et reçu maçon » ou encore « relevé maçon » comme on disait parfois jadis.

J'ai souvent entendu un frère ou une sœur dire, non sans une certaine pitié hypocrite, que « untel » ou « unetelle » n'avait rien compris à la maçonnerie, quel que soit son avancement dans l'Ordre, sa bonne volonté et les services qu'il a pu lui rendre. Or, on ne peut reprocher à un frère ou à une sœur de n'avoir pas tout compris à la maçonnerie pour la simple et bonne raison qu'elle est fort complexe, car, comme le rappellent la plupart des rituels d'ouverture et de fermeture des travaux, nous nous plaçons hors du temps et de l'espace pour toute la durée de la tenue, c'est-à-dire hors du monde ordinaire et de ses contingences, ce qui induit la nécessité d'une discipline consentie et du respect de certains usages.

Son histoire est pleine de rebondissements et, pareille à celle de tous les mouvements philosophiques, religieux et politiques qui impliquent des humains, elle est balisée de schismes, scissions, fâcheries, traités d'union, retrouvailles, fusions (on fait un bout de chemin ensemble et on se refâche à cause d'un détail souvent accessoire). De temps à autre, une obédience *pique* à une autre un ou des frères et parfois des loges entières ou des moitiés de loge, ou des quarts de loge. Familles décomposées et recomposées. Il en est ainsi de notre Ordre depuis ses origines et rien ne laisse présager qu'il en sera différemment dans les temps qui viennent.

L'esprit de la maçonnerie est dissimulé derrière un maquis plus ou moins bigarré de symboles, maximes, enseignements, ce qui rend difficile par ses adeptes, même les plus studieux, sa compréhension. À moins que justement ce fameux secret qui fait littéralement *baver* tant de plumitifs ne soit révélé à ceux qui auront su dépasser les symboles, maximes et enseignements qui constituent « la Lettre », l'ennemie héréditaire de l'esprit. Éternel combat de la lettre et de l'esprit !

Revenons aux usages maçonniques qui tiennent en quelques règles et mettent l'accent sur le comportement des frères et des sœurs car une culture ne se définit pas seulement par les arts, les lettres, un patrimoine, mais aussi et peut-être surtout par un comportement social. Serions-nous le dernier îlot de résistance au milieu d'un monde qui se *décivilise* ?

C'est justement par son comportement social que le franc-maçon se distingue des hommes ordinaires et qu'il peut se faire reconnaître des frères de rencontre sans avoir besoin de s'ajuster frénétiquement le nœud de cravate ou de broyer les phalanges de ses interlocuteurs tout en enfonçant ses ongles dans son canal carpien.

Trois grands principes déterminent le comportement social des frères (et des sœurs, bien entendu) : silence, discipline, écoute.

Un maçon, quand il est en société, se garde de s'abandonner à la *logorrhée* et s'abstient de mobiliser la parole. Il se plie à une discipline librement consentie qui consiste à ne jamais couper la parole ni à apporter brutalement la contradiction. Il reste à l'écoute des autres car il sait qu'il n'y a pas sur terre un seul être dont on n'ait rien à apprendre.

Vous avez bien sûr reconnu les règles fondamentales qui président à notre attitude en loge et vous me direz que la vie en loge et la vie hors la loge, c'est-à-dire la vie ordinaire, ne souffrent aucune comparaison. Ce sont deux mondes différents ou, plutôt, que l'on qualifie de différents.

Vous allez aussi me dire : « *Mais, mon très cher et bien aimé frère, vous savez aussi bien que nous que si, dans une réunion profane, professionnelle ou autre, vous n'entrez pas dans la discussion par effraction, vous ne pourrez jamais vous exprimer* ». C'est vrai et j'ajouterai que c'est dommage. M'amusent toujours ces débats politiques télévisés qui commencent par un aimable tour de table et se poursuivent

dans un invraisemblable forum où personne n'écoute personne, où tout le monde coupe la parole à tout le monde, où tout le monde parle en même temps ce qui a pour effet de rendre le débat incompréhensible et stérile au grand dam des spectateurs qui n'y ont rien compris, quand ils ont eu la patience et le mérite de le suivre jusqu'au bout.

Revenons en loge. Nous savons tous qu'une certaine solennité préside à nos travaux rituels et ce dans tous les rites et dans toutes les loges, enfin dans à peu près toutes. Nous savons aussi que le respect mutuel étant notre règle, nous ne devons jamais interrompre un frère qui s'exprime (seul le vénérable possède ce pouvoir régalien, mais il ne doit s'en servir que dans des circonstances extrêmes), nous devons écouter silencieusement le frère qui présente une planche et, quand la parole circule, s'adresser à lui sans l'invectiver, sans chercher à le mettre en difficulté en lui posant par exemple une question quand on imagine qu'il ne pourra pas y répondre et se trouvera dans l'embarras. Les interventions doivent être courtes et concises et ne jamais être étrangères au sujet traité. On ne prend pas la parole pour briller ou faire valoir ses connaissances, mais pour apporter un éclairage et enrichir le débat pour le bien de tous les frères. Une intervention n'est pas une nouvelle conférence.

Je ne suis pas un moraliste (et de quel droit le serais-je ?) mais les années passées en loge et à divers offices et plateaux m'ont donné l'occasion d'observer le fonctionnement des tenues et le comportement pas toujours fraternel des frères (ou des sœurs).

J'ajouterai que le maçon qui a bien intégré l'esprit maçonnique doit transposer son comportement en loge dans sa vie de tous les jours et dans ses relations avec ceux qu'il est convenu d'appeler les *profanes*. Car on n'est pas seulement maçon en loge, c'est-à-dire quelques heures par mois, mais partout où on se trouve et dans toutes les circonstances de sa vie. S'il suffisait de se contempler mutuellement et avec satisfaction le nombril que l'on devine derrière le tablier, à quoi servirait la franc-maçonnerie ? **À rien !**

Mais à quoi peut-on reconnaître un bon frère ou une bonne sœur ?... Je veux dire, une sœur de qualité. Sans doute à sa capacité d'écoute et à son aptitude à tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de demander la parole. Une loge n'est pas une tribune ni un prétoire. On n'y

vient pas pour briller, pour gesticuler, pour étaler ses connaissances, mais pour écouter... le silence.

La franc-maçonnerie peut et doit rendre heureux ses membres. Chaque fois que j'ai eu la tâche de rencontrer un candidat et de m'entretenir avec lui (vous observez que je ne parle pas d'enquêter un profane car je déteste cette association de mots), après m'être assuré discrètement de sa capacité à assurer ses devoirs financiers vis-à-vis de la loge et de l'obéissance et de sa disponibilité (gage d'assiduité aux travaux), j'essaie de percevoir s'il pourra être heureux en loge. Car, la maçonnerie, ça coûte cher, ça prend beaucoup de temps et si, en plus, on y est malheureux...

À ce moment de mon bavardage, vous êtes fondés à me demander quelle distinction je fais entre « culture initiatique » et « culture maçonnique ». Bonne question !

Il est vrai que la culture initiatique déborde largement du cadre de la franc-maçonnerie puisqu'elle concerne d'autres courants que le nôtre. Je n'en citerai aucun de crainte de faire de la peine à ceux que j'oublierai et même à ceux que je nommerai.

Il y a cependant un point où la culture initiatique et la culture maçonnique se rejoignent et même se confondent. Cette fusion s'opère à propos de la vision de la vie et de la mort. Cette vision diffère grandement selon le côté du miroir où l'on se trouve. Les gens ordinaires qui n'ont pas eu le privilège d'entrer dans le halo de la Vraie Lumière ne voient dans le miroir que leur propre image que des jeux de glaces leur renvoient parfois fidèle, parfois déformée. Ils ne trouvent pas davantage le bout du bout du labyrinthe de leur vie et s'y perdent de désespoir. Car, il faut du désir, du courage et de l'intelligence cardiaque pour briser le miroir et voir son image ordinaire, son image sociale, exploser en mille éclats.

Je crois un peu plus chaque jour qui passe et me rapproche de mon rendez-vous avec Thanatos, ce dieu drapé dans un manteau noir, que *la mort n'est pas une défaite*. Nous autres, maîtres maçons et plus pour certains d'entre nous et quelles que soient par ailleurs nos croyances ou nos incroyances, savons que la vie et la mort sont une seule et même chose et que la mort est peut-être l'événement le plus important de la vie. Nous ignorons ce qui se trouve derrière le miroir que nous ne

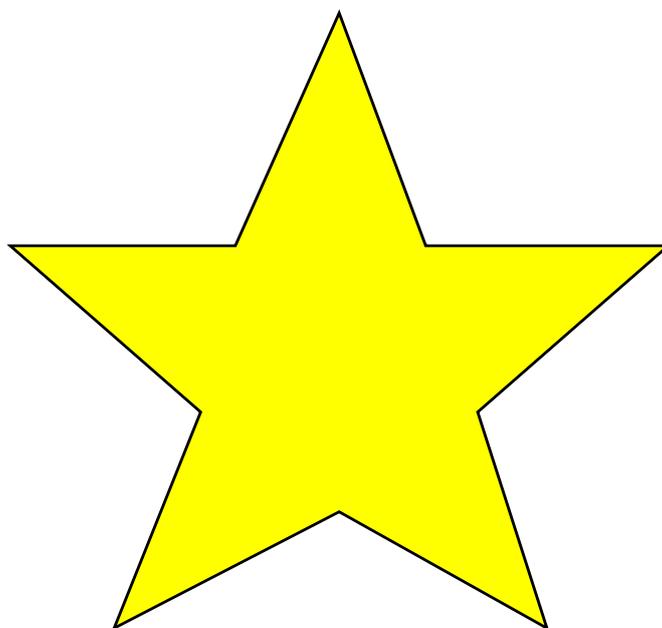
briserons pas mais traverserons en paix, comme le fit Orphée en sa légende si bien orchestrée par Jean Cocteau.

En vérité, nous n'attendons ni récompense ni punition. Nous voudrions surtout à l'heure du dernier départ n'avoir trop de reproches à nous faire.

J'aurais vécu ma vie maçonnique comme on vit un grand amour, avec ses joies et ses souffrances, ses certitudes et ses doutes, ses enthousiasmes et ses déceptions. N'est-ce pas le sort de chacun ?

Je suis réellement né le jour de mon initiation ; ce qui s'est passé dans les vingt-cinq années qui l'ont précédé ne m'appartient pas ; il appartient à un autre qui, justement, heureuse coïncidence, est mort le même jour. Naître, c'est aussi mourir, et mourir, c'est renaître. Jeu de miroirs encore, psychés entrecroisées dans notre jardin secret.

Un jour, une main invisible nous a conduits jusqu'à l'autel des serments et notre existence comme notre vision de la vie et de la mort s'en sont trouvées transformées. Vous étonnerais-je si je pressens que cette main invisible était celle d'une femme éternelle vêtue de sa seule aura lumineuse ? Je me prends parfois à penser que, peut-être, c'est elle qui m'attendra derrière le dernier miroir pour me prendre la main vers une autre aventure...



LE PREMIER PAS DU NOUVEL HOMME.  
(sur le thème des « Noces Chymiques » de C+R)

Femme-mystère aux cents parures  
Quand tu murmures  
Au chymiste souffrant le premier mot sacré  
Avant de l'entraîner vers les dangers multiples  
Qui jalonneront ses périples,  
Sais-tu bien s'il a désiré  
Cheminer avec toi vers l'Or et la Lumière ?

Longue est la route aux mille embûches  
Quand tu trébuches  
Et recherches la main de cette Femme-là  
Qui t'emmena jadis au pied de la Montagne  
Et qui maintenant t'accompagne  
Loin du passage où bascula  
Ton destin serpentant vers l'Or et la Lumière.

Belle est la Rose aux cinq pétales  
Quand tu l'étales  
Sur la Croix dépliée autour de l'athanor  
Où brûleront le plomb, les métaux, la dépouille  
Du vieil homme qui s'agenouille  
Et voit s'entrouvrir face au Nord  
Le sentier s'élevant vers l'Or et la Lumière.

Marchons, marchons toujours, vers l'Or et la Lumière.

# Introduction aux sources traditionnelles et gnostiques du rosicrucianisme

par Yves-Fred Boisset

Le rosicrucianisme a jailli dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle et en plein milieu du débat religieux qui opposait les partisans effrénés de la réforme luthérienne et les gardiens farouches du catholicisme romain.

Des hommes venus de divers horizons culturels se sont réunis autour d'un certain Valentin Andreae, pasteur réformé, qui, en 1614, 1615 et 1617, avait écrit et publié trois ouvrages assez obscurs. Cela se passait à Tübingen, ville moyenne du Bade-Wurtemberg. Rappelons, pour mémoire, que, en ce temps-là, le territoire que nous nommons aujourd'hui l'Allemagne était morcelé en une multitude de principautés ennemies entre elles mais parfois alliées contre le puissant empire voisin et hégémonique des Habsbourgs. Le succès de la Réforme, d'influence luthérienne, auprès des princes *allemands* n'est pas étranger à leur souci de se préserver de l'impérialisme austro-hongrois inféodé à l'Église de Rome dont il constituait le bras séculier.

Dès sa naissance le mouvement rosicrucien d'Andreae a suscité à la fois une curiosité bien compréhensible en une époque où tout ce qui avait un air de mystère trouvait une résonance dans les cours européennes en même temps qu'une adversité fondée sur des rumeurs et sur la parfaite ignorance des tenants et des aboutissants de l'ésotérisme. Le philosophe français René Descartes (1596-1650) et le savant anglais Robert Fludd (1574-1637) furent au nombre des personnalités les plus marquantes parties à la recherche des *Rose+Croix* si mystérieux. Le premier n'en rencontra jamais aucun<sup>1</sup> et le déplora publiquement ; le second parvint à s'immiscer auprès des rosicruciens du cercle de Tübingen dont il devint, après son retour à Londres, un des plus ardents défenseurs.

On n'a jamais très bien su ce que voulait Andreae. Fonder un ordre mystique, une nouvelle religion, rassembler des hommes de bonne volonté ? Il est soupçonné d'avoir écrit les trois manifestes rosicruciens

---

<sup>1</sup> Sans doute chercha-t-il des *Rose+Croix* et non des rosicruciens, ce qui explique son échec. Les *Rose+Croix* sont, en effet, des êtres invisibles et inconnus dont l'existence n'a jamais été démontrée (et, s'il en existe, ils ont le devoir absolu de discrétion) cependant que les rosicruciens sont, tout simplement, les disciples d'une école de pensée initiatique.

que sont la « Fama fraternitatis » (1614), la « Confessio » (1615), les « Noces Chymiques de Christian Rozenkreutz » (1617). Pourtant, plusieurs fois, il se rétracta et refusa, sans doute sous la pression de personnages influents de son environnement politique et confessionnel, d'en endosser partiellement parfois, totalement d'autres fois, la paternité. Objet de multiples attaques, tant des Réformés que des Jésuites qui l'accusaient des pires turpitudes, Andreae ne fonda jamais d'ordre au sens où on l'entend, c'est-à-dire celui d'une organisation structurée, hiérarchisée, permanente. Le mouvement rosicrucien traversa le début de ce XVII<sup>e</sup> siècle à la manière d'un éclair qui aurait zébré le ciel d'une Europe occidentale et centrale en proie aux luttes religieuses dont on connaît les graves conséquences sur l'histoire de ce continent.

Le cercle de Tübingen se dilua rapidement et la pensée initiée par les rosicruciens primitifs qui le composaient migra vers des cieux peut-être plus cléments, essentiellement ceux de l'Angleterre qui s'était déjà affranchie de la tutelle romaine. Aussi, de cette époque, il ne reste que ces trois manifestes et un certain nombre de légendes (pour ne pas dire de ragots...) très éloignées du rosicrucianisme et du message qu'il apportait aux chrétiens dans leur ensemble.



Si la naissance du rosicrucianisme peut paraître (aux yeux d'un observateur peu curieux) avoir été spontanée (une sorte de *parthénogenèse*), on doit rechercher les sources auxquelles il a puisé ses enseignements et on ne saurait les rechercher ailleurs que dans le grand courant gnostique qui traverse l'occident chrétien depuis maintenant presque deux millénaires. Les manifestations de ce courant ininterrompu furent et sont encore nombreuses ; elles varient dans leur mode d'expression en fonction des époques, des mentalités et des systèmes culturels qui se sont succédés au cours des siècles.

Dans les tout premiers siècles de notre ère chrétienne et, dans le sillon tracé par la venue du Christ et la suite des bouleversements qui suivirent cet événement, des écoles philosophiques ont pris naissance en divers lieux de l'empire romain dont le macédonien Alexandre le Grand avait, jadis, tracé les contours. C'est plus particulièrement au nord de l'Égypte, à Alexandrie, métropole célèbre pour son phare et sa bibliothèque, que

les premières manifestations de ce que l'on appellera plus tard la « gnose alexandrine » virent le jour.

Se réclamant de l'Évangile de saint Jean, dont l'écriture diffère notablement de celle des trois autres (Luc, Marc et Matthieu), ces *gnostiques* élaborèrent un système théogonique et cosmogonique prenant assise sur le *logos*, autrement dit le Verbe assimilé à la Lumière primordiale, celle que le rebelle Lucifer aurait dérobé et qui serait à l'origine de la création de l'univers dont nous savons à présent qu'il n'est qu'un jeu de photons et de vibrations, la matière n'étant en quelque sorte que de la lumière (ou de l'esprit) cristallisée.

La lecture de l'Évangile de Jean, plus précisément en son prologue, jette un éclairage nouveau sur la Genèse de l'Ancien Testament. Et c'est au croisement du judaïsme davidien et de l'hellénisme platonicien que se moulera la pensée gnostique, source de toute la tradition initiatique occidentale. Bien qu'accusée d'hérésie, persécutée et condamnée par de nombreux conciles (notamment à partir du IV<sup>e</sup> siècle et du coup d'état de l'empereur Constantin qui réussit à réunir sur sa tête la couronne d'un empire romain dégradé et fissuré de toutes parts et la tiare pontificale), la gnose, devenue *clandestine*, se perpétua et rallia à elle tous ceux qui, sans vouloir renier leur foi chrétienne, cherchaient à s'affranchir des dogmes et contraintes de l'Église romaine et à développer leur réflexion religieuse et spirituelle.

Pendant ce temps, quelques autres spiritualités parallèles s'étaient développées : la kabbale dont l'étude réunissait en Espagne et en Provence des chercheurs juifs et musulmans se donnait pour mission d'expliquer la Genèse de manière rationnelle ; le catharisme, localisé sur le versant français des Pyrénées et adepte du mazdéisme (ou manichéisme), souhaitait que l'on revînt à la pureté de la chrétienté primitive. On connaît le sort qui leur fut réservé ; un génocide orchestré par l'alliance de la papauté et des seigneurs du nord de la France (le pays d'*Oïl*) eut raison du catharisme.

Un second foyer de spiritualité prit corps dans l'est de l'Europe. Avec des visées politiques certaines, des mouvements contestataires à l'égard de l'hégémonie romaine apparurent, dès la fin du Moyen Âge, principalement en Allemagne et en Bohême. C'est dans cette dernière région que s'illustra Jan Hus. À la charnière des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, ce Bohémien s'insurgea contre la *dictature* que Rome faisait peser sur les

nations chrétiennes et dénonça les abus simoniques d'une papauté vivant dans le faste alors que la misère constituait le lot de tant de gens. Cela lui coûta la vie puisqu'à l'issue de deux procès il fut brûlé vif en la bonne ville de Constance.

C'est aussi en Allemagne que, un siècle plus tard, Luther conduira à son tour une action analogue, celle-ci ayant été couronnée de succès.

Quelques *hérétiques* ont poussé çà et là dans cette Europe germanophone.

À Strasbourg, Paracelse (Théophrastus Bombastus von Hohenheim - 1493-1541), voulant rompre avec des habitudes qu'il estimait désuètes, prit la décision audacieuse de ne plus donner ses cours en latin, mais en allemand. Scandale !

À Gôrlitz (en Haute-Silésie, Pologne), Jacob Boehme (1575-1624) jeta les bases d'une nouvelle philosophie mystique qui devait faire fortune au XVIII<sup>e</sup> siècle grâce à Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803). Ce dernier traduisit ses écrits tout en se réclamant d'une filiation dite des *Philosophes Inconnus* que lui transmit à Strasbourg un certain Rodolphe Salzmann.

En Moravie, Comenius<sup>2</sup> (Jan Amos Kaminski - 1592-1670) développa une nouvelle pédagogie (la pansophie) basée sur l'unité des enseignements. Il était lui-même poète, théologien, philosophe et il partagea son temps entre le professorat et le pastorat ecclésiastique jusqu'à ce que ses écrits, jugés révolutionnaires et propres à troubler l'ordre public<sup>3</sup>, lui valurent le bannissement et la perte de tous ses biens ainsi que des êtres qui lui étaient les plus chers.

Ces deux derniers personnages, bien qu'ils ne fussent pas exactement contemporains, peuvent être considérés comme des *militants* du rosicrucianisme primitif. En tout cas, leurs œuvres ne sont certainement pas sans avoir influencé la pensée rosicrucienne.



<sup>2</sup> Il fut un compagnon d'Andreae et un des fondateurs du mouvement rosicrucien.

<sup>3</sup> Il réclamait ouvertement que l'enseignement puisse être prodigué à tous les enfants sans distinction de classe sociale ni de sexe.

Mais la pensée rosicrucienne est une synthèse ; on pourrait la comparer à une espèce de plexus qui aurait drainé vers lui différents courants mystiques, initiatiques et spiritualistes aux fins de les régénérer, de les recharger, de les fortifier, puis de les renvoyer dans le monde sous des figures, des formes nouvelles.

Une autre source du rosicrucianisme qui n'est pas incompatible avec la première mais qui lui est complémentaire nous est suggérée par l'histoire de Christian Rozenkreutz, telle qu'elle nous est contée dans la « Fama fraternitatis », le premier des trois manifestes.

Qui est ce Christian Rozenkreutz ? Selon les dires des premiers rosicruciens, il serait le fondateur du rosicrucianisme. Bien plus qu'un fondateur historique de ce mouvement, il nous apparaît comme un personnage éponyme<sup>4</sup>. Il serait né en Allemagne (le lieu ne nous est pas précisé) et il aurait vécu au XV<sup>e</sup> siècle. Fort instruit dans toutes les connaissances de son temps, tant scientifiques que mystiques, parlant couramment plusieurs langues, Christian Rozenkreutz aurait, dans sa jeunesse, voyagé en Orient et dans le Maghreb, de Damas jusqu'à Fès, avant de rentrer chez lui. On n'ignore pas le rôle éminent des voyages dans les initiations traditionnelles ; cette coutume est à peu près universelle. Au cours de ces voyages, il eut à affronter des épreuves, notamment la maladie dont il ne fut guéri que par les soins d'un vieux sage musulman. Voyages, épreuves, nous nageons en plein ésotérisme initiatique. Et de quoi a-t-il été guéri ? Maladie somatique (épidémie peut-être contractée en des régions alors inhospitalières), doute psychique de celui qui cherche la vérité sans bien savoir quel chemin emprunter ?

Mais on peut légitimement se poser la question de savoir ce qu'il était allé quérir dans le monde musulman. De nombreux auteurs ont avancé l'idée qu'il s'était rendu dans ces terres lointaines dans le but d'y recevoir une initiation chez les soufis. Ces mêmes auteurs ont voulu voir dans la pensée rosicrucienne l'influence du soufisme dont on n'ignore pas la haute élévation spirituelle. Les rosicruciens du cercle de Tübingen auraient donc voulu, en quelque sorte, justifier leur rattachement sous-jacent au soufisme par cette déambulation, bien entendu *symbolique*, du prétendu fondateur de leur mouvement. Est-il besoin de rappeler que le

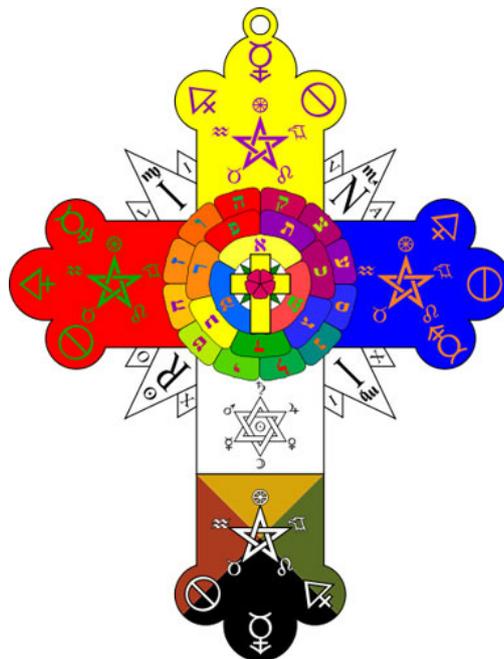
---

<sup>4</sup> Personnage légendaire qui donne son nom à un mouvement. C'est bien le cas qui se présente à nous dans cette affaire.

soufisme constitue le centre ésotérique de l'islam comme le roscrucianisme représente le centre ésotérique de la chrétienté ?

Si les gens se battent volontiers à l'ombre des églises, des synagogues, des temples ou des mosquées pour défendre des dogmes auxquels ils ne comprennent généralement rien ou peu de chose, ils n'agissent pas nécessairement de même à la lumière des foyers initiatiques où, loin de cultiver leurs différences, ils s'emploient à rapprocher leurs traditions afin de les enrichir mutuellement et, par la même occasion, de s'enrichir eux-mêmes<sup>5</sup>. Quoi de plus naturel ? L'exotérisme appartient au monde de la matérialité, l'ésotérisme à celui de la spiritualité.

Les initiés véritables savent qu'au-dessus et au-delà de leurs différences surgies du temps et de l'espace la Vérité est unique comme la Lumière est unique malgré ses multiples diffractions et comme le Verbe est unique en dépit de la multiplicité des langues.



<sup>5</sup> En esprit, bien entendu...

par S. Deusi

Je n'ai pas la prétention d'exposer ici dans les quelques lignes qui me sont accordées l'histoire de la Tradition, même si je dois m'en tenir à la Tradition occidentale. En deux mots, tentons de donner une définition de la « Tradition » : ce mot, par son étymologie, évoque l'idée d'échange ce qui laisse supposer que, contrairement au dogme qui est, par nature, figé et non discutable (sauf à plonger dans l'hérésie et les flammes du bûcher), la tradition demeure toujours ouverte et prête à accueillir et à absorber les pensées et les visions du monde qui évoluent au cours des âges en raison des apports philosophiques et scientifiques qui se succèdent dans l'histoire de l'humanité. C'est justement ce que l'on appelle le « progrès » ; à partir de ce postulat, on peut déduire qu'être traditionaliste n'oblige en rien, bien au contraire, à être passéiste ou conservateur, même si certains, j'en ai rencontré beaucoup dans mon cursus maçonnique, font joyeusement l'amalgame.

Dans le domaine de la culture à la fois initiatique et humaniste qui caractérise la franc-maçonnerie, nous sommes bien conscients que, s'il est historiquement vrai que notre Ordre tire ses origines des grands mouvements de pensée utopistes et idéalistes qui se développèrent en Angleterre dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il est tout aussi vrai de dire qu'il plonge ses racines dans le grand courant mystique qui, pour ce qui concerne l'Occident, est né dans l'hellénisme socratique et platonicien avant de s'étendre dans le bassin méditerranéen et de donner, quelques siècles plus tard, ses *lettres de noblesse* au christianisme. Car, rendons-nous à l'évidence, le christianisme n'est pas sorti *tout cuit* de la synagogue il y a environ deux mille ans ; le christianisme ne s'inscrit pas pour l'essentiel dans la continuité de l'Ancien Testament et dans la résistance à l'occupation romaine en Palestine mais il s'est forgé à partir des écoles néo-platoniciennes qui se répandirent dans les tout premiers siècles de notre ère et dont les plus connues sont celles d'Alexandrie. Il faudra d'ailleurs qu'un jour on m'explique ce que signifie l'adjectif *judéo-chrétien*...

De l'Antiquité à nos jours, la Tradition occidentale chrétienne a cheminé à travers une succession de mouvements adaptés à leurs époques respectives et aux préoccupations des générations qui se sont

succédé au cours du Moyen Âge et de la Renaissance. Les principaux jalons qui servent de repère sont les gnostiques, les hermétistes, les alchimistes, les cabalistes, les rosicruciens allemands du début du XVII<sup>e</sup> siècle, les disciples anglais de Jacob Boehme (Robert Fludd, Francis Bacon, Elias Ashmole, Isaac Newton, etc.), les utopistes, et, bien sûr, la franc-maçonnerie et le martinisme qui sont les deux véhicules modernes et sérieux de notre Tradition multiséculaire. On observera que, à la Renaissance, le mouvement dit Rose+Croix (et que, dans une conférence publique, j'avais appelé, il y a quelques années, « la réforme parallèle »), comme la franc-maçonnerie des Temps Modernes, jouent un rôle éminent : celui de rassembler des êtres libres, ouverts à l'échange d'idées et adversaires de tout dogme ou préjugé.

N'ayons donc pas peur d'affirmer que, nous autres francs-maçons, sommes les dépositaires et les conservateurs de cette Tradition qui, que nous le voulions ou non, nous colle à la peau et à l'âme et qui dicte nos comportements et nos modes de pensée.

Et les églises dans tout cela, allez-vous me dire ?

Trop sécularisées, trop politisées, trop impérialistes, les églises (et, plus particulièrement, l'Église catholique) ont perdu de vue leur mission spirituelle et traditionnelle, appuyant leur pouvoir et leur pérennité sur les dogmes dont le bien fondé et la justesse ne résistent guère à un examen sérieux. Elles se sont montrées incapables de surmonter le déferlement du rationalisme et du scientisme qui, en dépit de leurs abus, ont permis à l'humanité de progresser et ont mis les Occidentaux (enfin pour la plupart !) à l'abri des intégrismes et des fanatismes.

On ne se méfiera jamais assez des faux synonymes. Aussi, ne doit-on pas confondre « religion » et « spiritualité » comme si ces deux termes étaient interchangeables. On a jadis attribué à André Malraux cette prédiction que je qualifierais plutôt de *mot d'auteur* : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Certains exégètes ont remplacé dans cette citation « spirituel » par « religieux ». De toute manière, le XXI<sup>e</sup> siècle, pour l'instant, paraît être surtout *policier*.

La « religion » appelle l'idée d'un lien (*religare*) et, du lien à l'entrave, il n'y a qu'un mauvais pas à franchir. La « spiritualité » évoque, elle, la notion de liberté car on sait que l'esprit ne peut avoir de cadre et de limites. Il évolue dans l'univers entier. Le spiritualiste est plus qu'un

« citoyen du monde » ; il est, en vérité, un citoyen de l'univers et ce n'est sans doute pas par hasard que les francs-maçons se réfèrent volontiers au Grand Architecte de l'Univers. La « religion » enferme, réduit, rétrécit la pensée ; la « spiritualité » libère, élargit, agrandit la pensée.

Mais, patatras !

Voilà que, dans les années 60, celles qui virent, dans la mouvance anglo-saxonne, exploser le rock et les Beatles, naquit un nouveau type de pensée : je veux parler de ce que l'on appelle le « New Age ».

Très vite, ce nouveau mouvement s'est développé dans l'Amérique anglo-saxonne et, plus particulièrement, aux États-Unis qui offrent toujours un terrain propice à la dispersion des idées et à l'amalgame des cultures. En d'autres termes, à toutes les modes.

Mais, bon sang, qu'est-ce donc que le « New Age » ?

C'est une espèce de poème à la Prévert car on y trouve en vrac :

- de la diététique,
- de l'écologie,
- de l'ésotérisme mineur,
- des médecines douces,
- des mythes anciens,
- de l'orientalisme à bon marché,
- du paganisme,
- de la psychanalyse,
- de la parapsychologie,
- de la pseudo-science,
- de la phytothérapie,
- de la toxicologie,
- de l'ufologie,

j'en passe et pas forcément des meilleurs.

Toutes ces choses qui flattent les faux intellectuels comme les faux ésotériciens, on les mélange, on les secoue et on en sort le « New Age ». On ratisse et on racole large. C'est le but poursuivi...

En fait, les meilleurs clients du New Age et de ses différentes boutiques, ce sont les « néopathes », souffrant de cette maladie grave qui conduit ses victimes à se prosterner spontanément devant tout ce qui est nouveau.

Mais cela c'est la vitrine qui est, reconnaissons-le, très attrayante. Face aux carences de la médecine officielle, on présente les médecines douces ; face aux désespérances des gens de notre temps, on présente la psychanalyse, nouvelle forme de la confession, mais autrement plus onéreuse. Parler à un prêtre à travers un grillage ou à un psychanalyste, allongé sur un divan, le but est le même : ouvrir son jardin secret, là où se réfugient nos fantasmes, nos rêves, nos désirs. Mais ne pourrait-on explorer nous-mêmes ce jardin secret ? C'est sans doute plus exaltant et c'est un signe de liberté. S'il n'est pas possible de réduire soi-même une fracture accidentelle ou de s'ouvrir soi-même le ventre pour résoudre un problème organique, est-il impossible de chercher en soi-même, c'est-à-dire dans notre intimité et dans notre silence intérieur, la solution à nos angoisses ? Face à la démonétisation des religions établies qui ne livrent plus du bout des lèvres que des messages banalisés, surannés et anémiés, on exalte les grandes vertus des philosophies orientales.

Car nous avons besoin de merveilleux, de rêve, et comment ne pas rêver en voyant se poser dans notre jardin (pas secret, celui-là) une soucoupe volante, de serrer la main à des extra-terrestres et de les suivre pour s'en aller explorer des continents engloutis ?

D'ailleurs, la science et la spiritualité, c'est la même chose, comme l'on si bien démontré, au début des années 60, le fameux duo Pauwels-Bergier, magiciens mâtinés. On peut faire coller le sacré et la science. Il suffit de tirer sur les textes.

Le New Age, c'est le grand marché du rêve, marché porteur en un monde qui s'ennuie de guerre en guerre, de misère en misère, de mensonge en mensonge. Le New Age offre ce « merveilleux » que l'on ne trouve plus dans les religions à bout d'arguments ni dans les sociétés initiatiques sérieuses qui respectent leurs membres.

Mais les promoteurs du « New Age » sont des spécialistes en matière de commerce moderne (ce que les méchantes langues appellent l'école de l'*arnaque*).

Certains fondent de nouvelles églises. Rien n'est plus simple. Voici la recette. Il faut avoir le verbe aisé et convaincant, le profil et la chevelure gominée d'un Cary Grant, un certain charme et beaucoup de charisme (ce que d'autres méchantes langues appellent le *culot*). Aussi, tout le monde (ou presque) peut fonder une église, ce qui explique leur prolifération.

Ensuite, il faut réunir des fidèles à qui l'on délivre des messages en prêt-à-porter selon lesquels, entre quelques psaumes et gospels, on apprend que les États-Unis ont une mission sacrée à remplir : remoraliser à coups de sermons (et parfois de napalm) ces peuplades barbares et immorales que l'on commence à croiser dès que l'on a quitté Kennedy Airport.

À l'étage au-dessus, on trouve les sociétés pseudo-initiatiques. Là, on s'adresse à une élite (ou prétendue telle) ; les critères de recrutement s'attachent davantage au poids du portefeuille qu'à la densité de l'esprit critique. Les membres de ces sociétés pseudo-initiatiques bénéficient d'informations privilégiées et savent que notre pauvre monde est dirigé non pas par les banques et les multinationales comme le croit un vain peuple mais par des grandes loges de toutes les couleurs composées de grands initiés et qui siègent en des lieux très secrets que, seuls, les grands-maîtres de ces sociétés pseudo-initiatiques connaissent. Ce qui ne peut qu'accroître leur prestige. Ils détestent l'argent et les biens matériels et s'ils en entassent à l'occasion c'est seulement pour nous délivrer du culte du veau d'or. Par ailleurs, il ne faut pas confondre *allumés* et *illuminés*.

Mais tout cela est, d'une certaine manière, plus drolatique que grave.

Car il y a bien plus préoccupant.

Et je pense à ces *grandes messes* que sont ces grands rassemblements de foules qui n'ont d'autre objet que le lavage de cerveau, que le viol des consciences, que le vol des âmes (et, quand je parle d'âme dans le présent contexte, je reviens sur la partie la plus intime de notre être, c'est-à-dire notre jardin secret), que la dépersonnalisation des individus.

Souvenez-vous des harangues restées célèbres d'un certain Hitler qui subjuga littéralement des foules aux fins de les manipuler et de les asservir à sa *cause*, le fantasme de la race supérieure (à laquelle il était

au demeurant étranger par sa morphologie). Lui aussi, savait parler aux foules assemblées. À un journaliste qui lui demandait un jour quel était le secret de son talent d'orateur, il répondit en substance : « *mon secret, c'est de simplifier* ».

Méfions-nous des simplifications, de ces équations faciles. Il est mille fois plus facile et plus reposant de suivre un gourou que de parcourir les méandres de la véritable voie initiatique, telle que la nôtre.

Avec le gourou, tout est simple et joyeux. Souriez, souriez... Chez nous, *a contrario*, tout est difficile et douloureux. Mais le bonheur n'est-il pas au bout de la douleur ?

De la vitrine attrayante du « New Age », de son arrière-boutique mystérieuse, s'échappent des relents de racisme, de négationnisme, d'occidentalisme extrémiste et sectaire et, derrière le ventre encore fécond qui engendra la bête, se profilent les néo-nazis. Ils ne sont jamais très loin.

Dans ces sectes (car il faut bien les appeler par leur nom), reverdit le vieux culte du surhomme. Vous savez, celui qui sait tout sans avoir rien appris parce qu'il est élu par les entités supérieures qui ordonnent nos pauvres sociétés ignorantes.

Quand on rajoute à toutes ces calembredaines un soupçon de fantasme templier, voilà les foules prêtes à partir en croisade.

Pardonnez-moi ce tableau si sombre. Ce que je souhaite de tout cœur, c'est que l'on dise bientôt que je me suis *planté*, emporté par une imagination trop fertile et par une passion que je voudrais croire saine et raisonnable.

Espérons, espérons, afin de ne pas devoir gémir !

# La galette des rois

par Robert Deparis et Yves-Fred Boisset

En 1962, toujours soucieux de cultiver le symbolisme sous tous ses aspects maçonniques et chrétiens et profitant de cette période de début janvier, notre F.: Robert Deparis qui occupait le plateau de V.:M.: de la Loge Papus (GLDF) avait offert à la Loge une galette des Rois et avait cru bon de faire suivre le partage d'icelle d'un court exposé sur son symbolisme. Mais, hélas !, les travaux rituels étant clos, ses propos se noyèrent dans un désordre qui évoquait plus la dispersion de potaches après le cours de chimie que la sortie nécessairement digne et recueillie de maçons après une tenue.

Comme j'avais (et ai toujours à travers les plans invisibles) une grande affection et un non moins grand respect pour Robert Deparis et comme je n'ai pas pour coutume de sortir de la loge comme on sort d'une baraque foraine ou d'un moulin, fût-il de la « Galette », en l'occurrence, j'écoutais son propos jusqu'au bout. Par la suite, j'y ai souvent réfléchi et j'ai été conduit à en prolonger le symbolisme comme nous l'allons voir en quelques minutes.

La tradition veut que trois mages (c'est-à-dire maîtres) chargés de présents, vinrent jusqu'à Bethléem rendre visite à l'Enfant-Jésus né quelques jours plus tôt dans les circonstances que l'on connaît. Je ne saurais m'attarder sur le fait que trois maîtres soient venus justement trouver ou retrouver en quelque sorte Dieu revenu sur terre en un endroit discret et sur une terre fraîchement retournée ; je ne sais pas s'il y a là matière à réflexion... dans ce qui n'est peut-être qu'un clin d'œil.

Plus tard, une coutume s'instaura qui voulut que l'on fêtât cet événement hautement symbolique par le partage d'une pâtisserie (gâteau en certains lieux, comme la Provence, galette en d'autres) dans la pâte de laquelle le confectionneur a placé secrètement une fève. Les convives sont alors priés de choisir une part de la galette et, compte tenu des précautions d'usage à prendre vis-à-vis de la dentition vraie ou fausse des convives, il est fait grand honneur à celui ou à celle qui a eu la fève dans son lot. Comme la distribution des parts se fait par tirage au sort ou par le truchement d'une main réputée innocente, on pourrait en déduire que c'est le seul hasard ou, mieux, la providence qui a élu l'heureux

inventeur de la fève et, bien sûr, on serait tenté, sans reprendre son souffle et en transposant ce jeu au plan religieux, d'invoquer la grâce qui a déjà donné lieu jadis à tant de polémiques philosophiques et théologiques.

Que peut donc signifier cependant ce simulacre dans l'hypothèse où l'on peut y trouver une signification ? À la lumière des propos passés de Robert Deparis et auxquels j'ai fait allusion, il semblerait que la pâte de cette galette symbolise la terre hivernale, fragile et friable, alors que la fève cachée en son sein, évoque la présence de la vie en hibernation avant le début de son stade de germination. Grain de lumière dans les profondeurs hivernales, étincelle de vie à peine frémissante dans un environnement léthargique, présence spirituelle dans la matière, schékinah vacillante au sein de la ténèbre, la fève ne serait-elle pas aussi cette pierre fondamentale, cette clé de voûte de l'édifice roman, qui donne tant de bonheur et d'honneur à ceux qui la découvrent au milieu des décombres, fussent-ils ces trois mages de la tradition ou ces chercheurs sincères gravissant le sentier de l'initiation, marche après marche, ou encore ces convives *champanésés* qui posent sur leur tête une couronne de papier.

Mais cette pierre fondamentale, cette fève symbolique, ne sont-elles point la représentation du rédempteur, car ce n'est pas un hasard si la tradition chrétienne a voulu que le Fils de Dieu, le Christ, naquit en ce début d'hiver, près de son solstice ? C'est au solstice d'hiver que débute véritablement le cycle annuel de la nature et non à l'équinoxe de printemps qui en est seulement le deuxième stade, comme nous le montre l'observation de ladite nature.

C'est aussi pour cette raison que je considère à l'égal d'une absurdité le fait pourtant à peu près universellement établi que l'année zodiacale doive commencer le 21 mars, jours de l'équinoxe de printemps, avec un signe de feu, le Bélier, alors qu'elle devrait, toujours selon la même logique, commencer le 22 décembre, jour du solstice d'hiver, avec un signe de terre, le Capricorne. N'est-ce point dans la terre, *utérus du monde*, que commence la vie pour s'achever dans le feu régénérateur et essentiel de la mort rédemptrice après avoir traversé les épreuves matérielles de l'existence, fruit des deux éléments intermédiaires que sont l'air et l'eau ? Que les francs-maçons se souviennent de leur initiation d'apprenti...

Cette fève apparemment prisonnière de la galette, comme l'esprit l'est de la matière, représente la promesse de récoltes à la fois nourricières et spirituelles. C'est du sein de l'hiver et de sa désolation toujours apparente que va éclore ce printemps aux mille couleurs et aux mille lumières. C'est de cette crèche précaire et de son abandon apparent qu'est né le grand espoir d'Amour que les trois mages ou les trois maîtres (c'est le même mot ou si l'on préfère : des *doublons*) ont découvert, conduits jusque-là par leur seule intuition et par un vrai désir que l'on assimila plus tard à l'étoile du Berger. Ayant fait cette découverte décisive, ils devinrent les égaux des Rois (on parle des Rois Mages) car c'est ainsi qu'étaient considérés les initiés dans le monde antique, la fonction royale étant sacralisée et souvent confondue avec la fonction sacerdotale.

Suivons, nous aussi, notre intuition et notre désir jusqu'à la découverte de la fève ensevelie dans la terre froide et hostile d'un monde ténébreux qui n'a pas su saisir la Lumière ni reconnaître la clé de voûte de la Vie véritable.

### Yves-Fred Boisset a lu pour vous :

Deux chercheurs passionnés en ethnologie, en histoire de l'art et des religions, ont réuni leurs vastes connaissances pour nous livrer des « approches historiques et rituelles sur les compagnonnages et la franc-maçonnerie ». **Christelle Imbert** et **Hugues Berton** viennent de publier chez « Dervy » (juillet 2015, 944 pages, 39,90 €) un ouvrage monumental sous le titre *Les Enfants de Salomon*. Monumental, il est vrai, tant par son aspect et son poids que par son contenu qui fait un inventaire exhaustif de l'histoire du compagnonnage et de la franc-maçonnerie, avec une foule de détails propres à nous éclairer sur les faits passionnants qui ont illustré le cheminement historique de ces deux grands mouvements séculaires, cheminement indissociable de l'histoire générale du monde, comme le soulignent pertinemment les préfaciers Jean-Michel Mathonière et Pierre Mollier (en citant D. Knoop et G.P. Jones, in *Genesis of Freemasonry*) : l'histoire du compagnonnage et de la franc-maçonnerie « *est, avant tout, une branche de l'histoire sociale, tout simplement* ». De son côté, René Guénon notait qu'il n'y avait plus guère que le compagnonnage et la franc-maçonnerie « *qui pouvaient revendiquer une filiation authentique et assurer une transmission initiatique* », comme nous le rappellent les auteurs dans leur introduction.

Ce préambule a pour objet de repositionner ces deux Ordres au sein de notre histoire alors que tant d'auteurs les en ont, consciemment ou non, séparés, ce qui est aberrant et démontre leur ignorance à la fois des ordres initiatiques et de l'histoire en général.

Après quelques remarques préliminaires propres à fixer les idées sur la Tradition, les mythes, la transmission et l'enracinement social (ces remarques sont très utiles pour éviter d'éventuels malentendus), les auteurs entrent dans le vif du sujet en nous livrant les « éléments historiques relatifs aux organisations de métiers, aux compagnonnages et à la franc-maçonnerie », sans oublier d'étudier la structuration des compagnonnages en France.

Dans une deuxième partie, ils nous initient aux « pratiques rituelles et à l'opérativité » qui sont indissociables de l'histoire de ces deux ordres.

Ils ne manquent pas d'insister à juste titre sur les éléments chrétiens qui sont omniprésents dans ces pratiques dès le XVII<sup>e</sup> siècle et ne s'en éloigneront jamais.

Plus loin, nous sommes conviés à découvrir (ou à redécouvrir) les « Old Charges » ou Anciens Devoirs anglais et les développements mythiques qui y sont associés. On y prend connaissance des origines légendaires de la franc-maçonnerie avant d'aborder les « Obligations et Devoirs » contenus essentiellement dans le Ms Regius et le Ms Cooke datés respectivement de 1390 et de 1410. Les auteurs nous entraînent ensuite jusqu'au « cœur des catéchismes et des rituels maçonniques ». Comme les catéchismes chrétiens, les catéchismes maçonniques ont pour but l'instruction des fidèles : les règles morales y occupent une grande place. Les enseignements du « Livre » sont omniprésents dans ces instructions. Ils concourent à la recouvrance de « l'unité primordiale ». « *La franc-maçonnerie, disent les auteurs dans leur conclusion, est le miroir et le dépositaire des préoccupations de son temps et cherche de fait à rassembler ce qui est épars* » (page 513).

De très nombreux documents de première importance où se retrouvent des statuts, des édits, des ordonnances, des rituels et des catéchismes sont mis à la disposition du lecteur.

Cet ouvrage, que rehaussent de multiples illustrations symboliques, fait un tour très complet de l'histoire et des usages du compagnonnage et de la franc-maçonnerie. Les deux auteurs ont « *à cœur que la Connaissance puisse être transmise de génération en génération...* ». Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils y participent bellement. Si, à cause de son importance physique, cet ouvrage peut en rebuter certains, on se laisse rapidement « prendre au jeu » et on le lit avec avidité.

Dans une démarche très différente, **Jean-Luc Maxence** et **Frédéric Vincent** se sont penchés sur *Imaginaire et psychanalyse des légendes maçonniques* et ont publié aux éditions « Dervy » (juillet 2015, 250 pages, 20 €) un ouvrage qui apporte un éclairage sur des spéculations qui s'étirent à l'infini dans les loges maçonniques.

Bien que j'éprouve généralement une certaine méfiance à l'égard des débats qui *veulent allonger la franc-maçonnerie sur un divan*, j'avoue avoir pris quelque plaisir à suivre les propos des auteurs qui « *s'allient pour expliquer l'originalité et la pertinence des principales légendes*

*maçonniques* ». Puisant dans des rituels bien connus (le Rite Écossais Ancien et Accepté, le Rite Français, le Rite Écossais Rectifié, le rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm), ils passent en revue les moments forts des différents parcours maçonniques, parcours balisés par quelques figures emblématiques.

À chaque étape de la démarche initiatique, les francs-maçons découvrent des légendes merveilleuses, des personnages fabuleux, des récits mystérieux comme si le récipiendaire aux différents grades pénétrait peu à peu un monde inconnu dont les contours le questionnent. Et, dans leur essai, au demeurant fort intelligemment construit, les deux auteurs tentent, non point tant de démystifier les prétendus secrets de la franc-maçonnerie que de les expliquer à la lumière de nos connaissances psychanalytiques et anthropologiques.

La franc-maçonnerie, par l'entremise de ses cérémonies (édifiantes quand elles sont conduites par des frères ou sœurs bien entraînées à cet exercice), par la solennité qui doivent les accompagner, par la transmission de paroles et gestes qui sont propres à chaque grade, s'apparente à des rituels initiatiques connus et pratiqués dans la plupart des sociétés qualifiées de primitives (passage de l'adolescence à l'âge adulte, par exemple). Un parfum de mystère enrobe ces cérémonies, parfum dont il faut s'enivrer et dont on peut s'enivrer sans le secours des « psy ». La spiritualité en général et la spiritualité maçonnique en particulier ne constituent pas des affections dignes de soins de nature psychothérapeutiques.

Aussi, sans rejeter les interprétations psychanalytiques qui ne sont pas sans intérêt, thésaurisons dans notre cœur et conservons pieusement dans notre jardin secret les leçons morales et spirituelles que nous distillent les initiations pour que les francs-maçons deviennent des citoyens critiques.

Il m'a été difficile de lire sans arrière-pensée l'essai de **Raoul L. Mattei** qui livre ses *Mémoires d'un maçon franc* aux éditions Dervy (juin 2015, 320 pages, 25 €).

Difficile car l'auteur fait le récit personnel d'événements que j'ai vécus alors que je n'étais encore qu'un tout jeune maçon de la Grande Loge de France. Il s'agit de la scission de 1965 qui vit de nombreux frères de cette obédience la quitter avec fracas pour rejoindre les rangs de la

Grande Loge Nationale Française. Des loges éclatèrent, des égrégores furent brisés net. Le motif de la crise : la Grande Loge de France venait de signer un traité d'alliance avec le Grand Orient de France. Il faut se replonger dans le contexte de l'époque pour prendre la mesure du drame que cela allait entraîner.

Mattei, l'auteur de ce bouquin mi-historique, mi-pamphlétaire, se met volontiers en vedette. Ne fut-il pas un acteur de ce drame ? Il fit une brillante *carrière* au sein de la GLNF (qu'on appelait alors en raccourci « Bineau » eu égard à son implantation neuvilléenne) et il en garde apparemment un souvenir heureux. On a les souvenirs que l'on mérite...

Non, pour ce qui me concerne, je n'ai jamais pardonné la félonie de frères que j'aimais bien. En dépit des pressions subies, j'avais refusé de les suivre dans ce qui me semblait être une vilaine aventure. Voire, une trahison. N'ayant jamais couru après les cordons et les titres ronflants, mais me considérant avant tout comme un franc-maçon français, je n'avais rien à faire dans une obédience « étrangère » où l'on croisait certes du beau linge mais où l'on perdait le droit plus que légitime de visiter les loges des autres obédiences françaises déclarées « irrégulières ». Cette autoproclamation de régularité exclusive constitue l'une des grandes impostures de l'histoire tricentenaire de la franc-maçonnerie.

Avec le temps qui a coulé sous le pont de Londres, à deux pas de la Grande Loge Unie d'Angleterre qui distribue bons et mauvais points aux obédiences qui lui sont inféodées, j'ai tout lieu de penser haut et fort que les *radotages binaliens* de Raoul L. Mattei n'intéressent que peu de monde. Et c'est tant mieux !





# L'Initiation Traditionnelle

[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)

